



Le livre appartient  
à de M. Cuvier fils  
(2) et non à M. Cuvier  
Père de son alliance.  
à Paris. 1782.



12/10/17  
3.57

Edl. spec.



LETTRE

*S U R*

QUELQUES OUVRAGES

DE M. DE VOLTAIRE.

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



L E T T R E

S U R

QUELQUES OUVRAGES

DE M. DE VOLTAIRE.

---

*Nolite legere admirantes , sed judicantes.*

QUINTILIEN.

---

*La Vibration de Bourgeois.*



A AMSTERDAM,

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

---

1 7 6 9.

Ouvrages dont est faite  
mention dans cette lettre

---

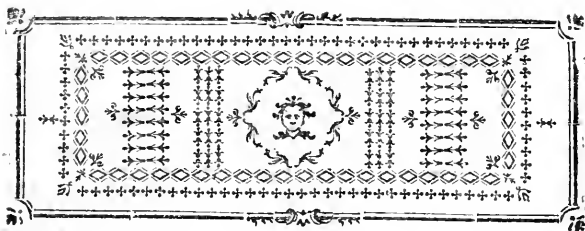
La Henriade . . . . .	Page.
Tragédies . . . . .	54
La Pucelle . . . . .	54
La Guerre de Guêre . . . . .	56
Philosophie de Newton . . . . .	57.
Vie de Charles 12. . . . .	57.
Annales de l'Empire . . . . .	57.
Histoire universelle . . . . .	58
Romans . . . . .	73.
Épître à Boileau . . . . .	77
l'éccl de Louis 14. . . . .	88

PQ

2122

.B8

1769



LETTRE

S U R

QUELQUES OUVRAGES  
DE M. DE VOLTAIRE\*.

MONSIEUR,

J'AI reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par laquelle vous me marquez que vous avez un fils qui est sur le point d'entrer dans le monde après avoir fini ses études. Qu'il a du goût pour les ouvrages d'esprit, & sur-tout pour la Poésie, & que vous souhaiteriez, qu'on lui fît connoître ceux de nos Auteurs François, dont la lecture doit suivre celle

---

\* Les citations que j'ai faites dans cet ouvrage, sont prises sur l'édition de la Henriade de l'année 1746.

de Virgile , d'Horace & des autres Auteurs du siecle d'Auguste. Quelles sont leurs beautés & leurs défauts pour le mettre en état de perfectionner son éducation , afin de pouvoir tenir avec agrément sa place dans les conversations des honnêtes gens.

Vous me demandez , Monsieur , un ouvrage trop difficile , mes connoissances ne sont pas assez étendues pour satisfaire le desir que j'aurois de vous obliger. Je ne puis cependant rien refuser à votre amitié ; & comme vous avez principalement insisté pour sçavoir ce que l'on peut penser du Poëme de la Henriade , & de quelques autres ouvrages de M. de Voltaire , je vous en dirai mon sentiment sans prévention.

Oser se flatter de porter un jugement qui satisfasse tout le monde sur des ouvrages qui font l'admiration d'un grand nombre de personnes , est une témérité qui doit paroître reprehensible. Il faut avoir beaucoup de connoissances & de mérite , pour apprécier les beautés répandues dans un ouvrage qu'on veut juger , & en même temps , il faut avoir assez de sagacité pour faire connoître les défauts qui peuvent s'y être glissés.

En fait d'ouvrages d'esprit & de goût, utiles & agréables, les hommes ne jugent ordinairement que par comparaison, sur-tout ceux qu'on nomme amateurs, qui n'étant ni Orateurs, ni Poètes, ni Peintres, ont cependant du goût pour les belles productions de ces artistes, & lorsqu'il s'agira de porter leur jugement sur un ouvrage, ils le compareront à ceux qui dans le même genre ont acquis le droit de leur plaire, & ils en jugeront par la conformité du plaisir & de la sensation que les uns & les autres auront fait sur eux; c'est aussi ce que je ferai en comparant quelques endroits de l'Eneïde avec la Henriade.

On ne refusera jamais à M. de Voltaire l'heureux génie dont la nature l'a doué pour la Poésie, il y a dans ses ouvrages une si grande quantité de beautés dignes d'exciter notre admiration, que je crois qu'on doit le mettre au rang de nos meilleurs Poètes François; mais je ne sçais, si ne s'étant pas trop livré à la vivacité de son imagination, elle lui a laissé la liberté de donner à ses ouvrages une perfection digne de tous nos applaudissemens. L'inégalité qui se trouve dans la plupart de ses productions, nous fait regretter qu'il n'ait pas em-

ployé plus de temps à les polir , au lieu de nous en donner une si grande quantité. Si la raison demande que nous rendions aux beaux endroits la justice qu'ils méritent, ses sectateurs ne doivent pas exiger tyranniquement de nous, que nous adorions jusqu'à ses défauts. J'entre-rai donc en matiere sans autre préambule , & je joindrai aux réflexions que je pourrai faire, quelques notes historiques qui m'ont paru nécessaires.

La premiere chose qui me paroît reprehensible dans la Henriade , est que M. de Voltaire dans l'édition de ce Poëme qu'il a faite en l'année 1746 , ait supprimé le nom de M. de Sulli, plus capable de l'embellir que celui de M. du Plessis Mornai , qu'il lui a substitué, sur-tout après avoir fait dans l'édition de 1723, un éloge de M. de Sulli, d'autant plus beau qu'il est dans la plus exacte vérité.

Mornai fut un gentilhomme sage & courageux , la vertu brille avec éclat dans toutes ses actions , mais il n'avoit pas ces grandes qualités , qui rendent un sujet nécessaire à son Prince , & que Sulli possédoit dans un éminent degré. Outre ce courage si naturel aux François, dont Sulli a donné des marques éclatantes,

il avoit une étendue de génie capable de remplir , comme il a fait , toutes les fonctions d'un grand Ministre ; enfin il administra les Finances avec la plus parfaite intelligence & le plus grand désintéressement.

Nous ne voyons pas dans la vie de Mornai ces talens propres à faire un homme aussi utile à son Prince que Sulli ; envoyé par Henri , Ambassadeur auprès de la Reine Elizabeth , il fallut le rappeler parce qu'il ne sçut pas mériter auprès de cette Princesse la considération due à son caractère , & pour n'avoir pas imposé silence à un François indiscret qui avoit en sa présence parlé de cette Reine avec mépris.

Nous ignorons les raisons qui ont porté M. de Voltaire à faire ce changement ; nous pourrions peut-être les deviner , mais cela n'est pas nécessaire.

L'introduction du Poëme de la Henriade dans le premier chant est belle , & commence majestueusement. L'invocation à la Vérité est digne de cette vertu. Les portraits de Valois & de sa Cour , sont exactement ressemblans , mais ce magnifique exorde tombe dans le bas par ce vers prosaïque ;

Tout perissoit enfin lorsque Bourbon parut.

On ne sçait d'où vient ce Prince , pour quelles raisons , quels étoient ses desseins ; il semble tomber de nues. Ensuite on dit simplement....

Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent.

Ils ne paroissent avoir ni troupes ni soldats , ni aucun attirail de guerre. On ne sçait ce qu'ils y viennent faire , l'action du Poëme n'est ni annoncée ni préparée. M. de Voltaire n'auroit-il pas dû faire ici usage de ce précepte de Boileau :

Que des les premiers vers l'action préparée,  
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.

Je crois que c'est en cet endroit que M. de Voltaire auroit dû parler de la réconciliation de Bourbon avec Henri III, qu'il a portée à la fin du troisième Chant, dans le récit que Bourbon fait à Elizabeth des malheurs de la France ; elle y auroit été mieux placée. Il nous auroit encore appris que Bourbon ayant joint ses troupes à celles du Roi , elles avoient eu plusieurs avantages considérables sur celles de la Ligue ; qu'elles avoient remporté une victoire signalée auprès de Senlis , qui avoit obligé



les Ligueurs à se renfermer dans Paris ; que Sancy avoit amené aux deux Rois dix mille Suisses , & que l'armée royale étoit composée de plus de trente mille hommes effectifs , lorsqu'elle vint faire le siege de Paris , sans qu'il parût aucunes troupes ennemies pour le secourir. Il n'auroit pas dit si séchement , *tout périssoit enfin lorsque Bourbon parut* , puisque cela est contraire à la vérité de l'histoire. Car si l'on permet aux Poëtes de prendre des licences , elles ne doivent jamais altérer la vérité des faits notoirement connus ; & en les suivant , M. de Voltaire auroit mis dans son ouvrage un ordre qui lui manque & qu'il a trop négligé. Pourquoi n'a-t-il pas mis dans cet endroit les portraits des deux Rois ? Quelles beautés , la différence de leurs caracteres bien traitée , n'auroit-elle pas jetté dans son Poëme ?

Puisque M. de Voltaire , dans son Essai sur la Poésie Epique , a demandé la permission de dire ce qui le blessait davantage dans les six derniers livres de Virgile , qu'il a dit son sentiment sur les défauts qu'il y a remarqués , & qu'il donne à Virgile un plan *dont la disposition* , dit-il , *eût été une source de beautés nouvelles* , il nous fera peut-être aussi permis de lui donner

quelques avis. Aussi n'approuvons-nous pas que laissant les deux Rois dans l'inaction , il fasse paroître la Discorde assez hors de propos.

On voyoit dans Paris la Discorde inhumaine ,  
Exciter aux combats & la Ligue & Mayenne ;  
Et le peuple & l'Eglise , & du haut des ses Tours ,  
De la superbe Espagne appelant les secours.

La Discorde paroît ici de son chef sans être invoquée par quelque Prince ennemi de Valois , ou conduite par quelque génie supérieur opposé à la France. De quels moyens se sert-elle pour exciter aux combats & *la Ligue & Mayenne* , & *le peuple & l'Eglise* ? elle se contente d'appeller les secours de l'Espagne. Sa voix étoit sans doute bien forte pour se faire entendre de si loin. Quelle différence entre cette Discorde & l'Alecto de Virgile , dans le septieme livre : c'est Junon qui la va chercher aux Enfers pour l'engager à susciter une guerre entre les Troyens & les Latins. L'Alecto de Virgile est bien plus agissante que celle de M. de Voltaire , elle est seule cause de la guerre par les incidens qu'elle fait naître.

Pendant que les soldats des deux Rois se battent sous les murs de Paris , sans aucun mo-

tif qui fasse connoître que Valois a besoin d'être secouru , & sans avoir reçu aucun échec , il fait un discours rempli de doléances sur sa situation , pour engager Henri à se rendre en Angleterre.

Allez en Albion , *lui dit-il* , que votre renommée  
Y parle en ma défense , & m'y donne une Armée.

Cette expression , *parler en la défense* de quelqu'un n'est pas François , on dit parler pour la défense. D'ailleurs l'emploi de la renommée n'est pas ordinairement de donner les Armées à ceux qui en ont besoin ; si l'on s'attendoit à elle , on seroit souvent bien trompé dans ses esperances. C'étoit la Reine Elizabeth qu'il falloit solliciter pour l'engager à secourir la France. Ces deux vers sont trop prosaïques.

Aussi-tôt Henri , comme un Courier du Cabinet , part , il arrive à Dieppe , il s'embarque : *On découvroit déjà les bords de l'Angleterre* , lorsqu'une tempête qui n'est ici que l'effet du hasard , est sur le point de faire périr notre Héros , *qu'assiégeoit une Mer en furie*. Un Héros assiégé par la Mer au milieu des flots , a quelque chose de singulier. Mais :

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers ;  
 Qui vole sur les vents , qui souleve les Mers ,

Voler sur les vents , expression gigantesque  
 & fautive.

Sur le Héros François daigna baisser les yeux.

On ne baisse les yeux que par respect ou  
 par crainte , c'est trop rabaisser la divinité que  
 de se servir de pareils termes.

Il le guidoit lui-même , il ordonne aux orages  
 De porter le vaisseau sur ces prochains rivages.

On n'a jamais imaginé que des orages pussent porter un vaisseau à sa destination. Ce sont les flots qui le portent , les orages sont trop turbulens pour le faire arriver heureusement ; il étoit à craindre au contraire , qu'ils ne l'eussent brisé contre les rochers. Mais puisque le Dieu de l'Univers , *guidoit lui-même le Héros* , comment se pouvoit-il faire que les vents eussent l'audace d'exciter une tempête sans son aveu ? M. de Voltaire n'auroit-il pas mieux fait de faire calmer les flots , & ensuite avec un vent favorable conduire le vaisseau dans le port. C'est aussi ce que Neptune fait

dans l'Eneïde, il parle aux vents avec une noblesse digne du Dieu des Mers, & garantit lui-même les vaisseaux d'Enée du naufrage.

Henri arrive à Gersai, il y trouve un vénérable vieillard retiré des embarras du monde, qui lui annonce une partie de ses destinées. Ce morceau, quoiqu'isolé, est bien fait. La description que M. de Voltaire fait, page 14, de la naissance, des progrès du Calvinisme, & des désordres qu'il a causés dans la France, est de la plus grande beauté. Je ne crois pas qu'on puisse exprimer avec plus de vérité & de noblesse, la puissance & les attributs de la Divinité. La véritable sagesse brille dans les conseils que le solitaire donne à Henri : mais on ne conçoit pas (si M. de Voltaire est pénétré de ces beaux sentimens) comment il a pu s'oublier au point de mal parler de la religion dans cet ouvrage & dans les autres qu'il nous a donnés.

Après la conversation du solitaire ;

Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon,  
Le Héros part & vole aux plaines d'Albion.

Pendant le temps que Henri emploie à faire son voyage, le Poëte fait la description des

mœurs & du gouvernement des Anglois , dont il exalte la puissance , les richesses & la politique.

Ah ! s'écria Bourbon , quand pourront les François Réunir , comme vous , la gloire avec la paix.

Je ne crois pas que jamais les François désirerent l'accomplissement de ce souhait , que M. de Voltaire fait faire à Henri , de réunir cette gloire & cette paix , dont il prétend que jouissent les Anglois , au prix qu'ils les ont acheté ; ni de jouir de cette liberté effrénée qu'ils ont acquise par les torrens qu'ils ont versé du plus beau de leur sang , par le mépris qu'ils témoignent pour leurs Rois & par l'avilissement de leur Majesté , qu'ils livrent aux caprices d'une populace indomptée. Non , les François ont trop d'amour & de vénération pour leurs Rois , pour jamais imiter les défauts du gouvernement Anglois.

Mais enfin , Henri arrive à Londres , il se présente à la Reine , & après un discours fort succint :

Elizabeth alors avec impatience ,  
Demande le récit des troubles de la France :

Cette demande est bien brusque ; ce récit

ne devoit-il pas être amené par quelque heureuse transition , qui nous fît connoître l'intérêt que cette Reine prenoit à nos malheurs ? Pourquoi interrompre les discours politiques que Henri devoit tenir à Elizabeth pour l'engager à donner des secours à la France , afin de décrire l'histoire des regnes de François II , Charles IX & Henri III. Quoique ce morceau soit bien fait , je crois qu'il est mal placé.

Voilà , Monsieur , quel est en abrégé l'ordre du premier Chant de la Henriade. Les événemens y sont entassés les uns sur les autres , sans aucune liaison ni préparation. On n'y voit point une main délicate qui les arrange & les fasse naître naturellement les uns des autres ; ils sont sans suite & sans ordre.

Ce n'étoit pas ainsi que Virgile se conduisoit lorsqu'il composoit son admirable Eneïde.

C'est Enée , qui forcé d'abandonner sa patrie , vogue tranquillement sur les flots , & se voit sur le point d'aborder les heureux rivages de l'Italie , & d'y trouver une retraite paisible après les travaux d'une longue & périlleuse navigation ; lorsque Junon guidée par sa haine implacable contre les Troyens , auxquels les Destins ont promis l'empire de l'univers , &

prédit la ruine d'une nation qu'elle protège , implore le secours du Dieu des vents , & l'engage d'exciter une tempête qui fasse périr les restes infortunés d'une nation qu'elle déteste. La flotte d'Enée est sur le point d'être engloutie sous les flots , lorsque Neptune qui connoît la haine de sa sœur contre les Troyens \* , irrité de ce que sans son ordre , Eole ose troubler la tranquillité de la Mer , dissipe les nuages qui obscurcissent l'air , lui rend sa première sérénité , calme les flots , & procure aux Troyens la facilité de se mettre à l'abri dans les ports de l'Afrique , où Didon les reçoit avec cette sensibilité que lui inspire pour des infortunés le souvenir des travaux qu'elle avoit soufferts , lorsqu'elle fuyoit la cruauté de son frere Pigmalion \*\*. Il y avoit ici une belle comparaison à faire de Didon avec Elizabeth , dont la jeunesse avoit aussi été exposée aux plus grands dangers.

Tous ces événemens sont amenés naturellement , ils s'arrangent pour ainsi dire d'eux-mêmes , & forment un magnifique tableau.

\* *Nec latuere doli fratrem Junonis & ira* , V. l. 1 , v. 131.

\*\* *Non ignara mali miseris succurrere disco*. Ibid.



Dans la *Henriade*, aucune divinité ne paroît s'intéresser à empêcher le passage de Henri. Cependant la Discorde avoit un intérêt sensible de s'opposer à un Héros qui devoit détruire la Ligue que ce Monstre avoit formée ; la tempête de M. de Voltaire est postiche, & paroît placée dans cet endroit uniquement pour en faire une description, & d'imiter, mais de bien loin, celle de Virgile.

Les deuxieme, troisieme, quatrieme & cinquieme Chants, qui font la description de nos Guerres civiles jusqu'à la mort de Henri III, contiennent de grandes beautés. Je crois cependant que M. de Voltaire, au lieu de s'appesantir sur les troubles funestes qui ont si long-temps agité ce royaume, & sur cette cruelle journée de St. Barthelemi, auroit pu en bon patriote les laisser dans l'oubli, surtout ayant tant de belles choses à dire en faveur de la nation ; car s'il se commit alors de grands crimes, il se fit aussi beaucoup de belles actions qui font honneur à la France. Il y avoit de grands hommes dont les portraits auroient orné le Poëme de M. de Voltaire, bien plus noblement & plus agréablement. De quel œil Auguste auroit-il regardé l'Eneïde, si le Poëte

y avoit fait indiscrètement le récit des horribles proscriptions qui s'étoient passées pendant la jeunesse de cet Empereur.

Je ne puis passer à M. de Voltaire les louanges outrées qu'il donne à l'Amiral de Coligni. Après avoir raconté sa mort, il dit,

Du plus grand des François tel fut le triste sort.

M. de Voltaire y a-t-il bien pensé lorsqu'il a fait ces vers \* ? Quelles grandes actions a donc fait Coligni, pour son Roi & pour sa patrie dignes de lui mériter ce nom ? un homme qu'on a toujours vu les armes à la main contre son Prince, introduisant les étrangers dans le royaume, & le ravageant avec eux.

Ce fut pour satisfaire son ambition & sa jalousie contre les Guises, qu'il prit les armes contre son Roi. Il fut une des principales causes de nos guerres civiles. Ce fut lui qui profitant du peu d'expérience, & de la jeunesse de Henri & du Prince de Condé, les fit combattre contre les Valois. Il fut violamment soupçonné, & même avec assez de raison, de l'assassinat du premier Duc de Guise, dont il ne

---

\* Pag. 35, Chant 11.

se lava jamais bien ; il en fut puni d'une manière , à la vérité , qui fait honte à ceux qui ordonnerent son supplice , mais il n'avoit que trop mérité la mort ; d'ailleurs M. de Voltaire dit , page 26 de son quatrième volume du siècle de Louis XIV , que *Coligni , devenu Calviniste , parce que les Guises étoient Catholiques , bouleversèrent l'état à l'envi*. Il n'étoit donc pas le plus grand des François.

M. de Voltaire auroit dû avoir plus d'égards pour le premier Duc de Guise , qui ne méritoit pas d'être confondu avec son fils dans ces vers :

Mais l'un & l'autre Guise ont eu moins de scrupule ;  
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule ,  
Couvrant leur intérêt de l'intérêt des Cieux ,  
Ont conduit dans le piège un peuple furieux.

C'est ainsi qu'on en impose à ceux qui ne sont pas instruits de l'histoire , & qui s'en rapportent à M. de Voltaire. Il auroit dû sçavoir que la Ligue ne fut formée que par le second Duc de Guise , & qu'il n'en étoit pas encore question lors de la mort de son pere. On ne doit pas confondre ainsi des faits historiques si notoirement connus.

C'est avec justice que ce premier Duc de Guise fut surnommé *le grand*. Les victoires qu'il a remportées sur les ennemis de l'Etat, la défense de Metz & la prise de Calais, sont des exploits qui rendront toujours sa mémoire recommandable. C'étoit le plus grand homme que la France eût alors ; s'il n'eût pas été si cruellement assassiné au siège d'Orléans, la religion Reformée eût été anéantie, & nos guerres civiles éteintes. Il est étonnant que M. de Voltaire soit le seul de tous les François qui n'ait pas rendu justice à ce Prince, & qu'il ait osé nous en donner une aussi mauvaise idée qui est démentie par tous les historiens.

Je ne parlerai pas davantage des premiers Chants, qui demanderoient un trop long examen ; je m'arrêterai quelque temps au cinquième.

Tandis que de Ligueurs une troupe homicide,  
Aux portes de Paris conduisoit le perfide, &c.

C'étoit Jacques Clement, ce Moine fanatique & atrabilaire, que les Ligueurs avoient déterminé par les plus éclatantes promesses à se rendre auprès d'Henri III, pour immoler ce Prince à la fureur de ses ennemis. On ne sçait

à quel propos M. de Voltaire nous donne en cet endroit la description de cet affreux sacrifice , dans lequel \* ,

Des feize le sacrilege effort,  
Sur cet événement interrogeoit le fort.

Avec les plus horribles imprécations contre les images des deux Rois , en mêlant

A des noms infernaux le nom de l'Eternel.  
Pourquoi.....

Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées ,  
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées.

Quel effet devoit - on attendre des blasphèmes de ce Prêtre Juif , qui présidoit à cette lugubre cérémonie ? a quoi bon

Ces éclairs redoublés dans la profonde nuit ,  
Poussant un jour affreux qui renaît & qui fuit.

Tout ce puéril & dégoûtant fracas est pour nous faire voir ,

---

\* Page 100.

Au milieu de ces feux Henri brillant de gloire  
 Paroissant à leurs yeux sur un char de victoire, &c. \*  
 ...L'autel couvert de feux tombe & fuit sous la terre.

Toute cette description inutile , ampoulée ,  
 dénuée de vraisemblance , est pour nous ap-  
 prendre que

Ces tonnerres , ces feux , ce bruit épouvantable ;  
 Annonçoient à Valois sa perte inévitable.

Comment cet affreux sacrifice pouvoit-il an-  
 noncer à Valois sa perte inévitable , puisqu'il  
 n'y étoit pas présent , & que le sacrifice étoit  
 anéanti avant que l'Oracle eût parlé ? M. de  
 Voltaire devoit bien nous épargner l'image de  
 cet abominable sacrifice , qui n'inspire que de  
 l'horreur , & en même temps du mépris ; il  
 déshonore la fin de ce cinquieme Chant , qui  
 contient le récit de la mort de Henri III. Elle  
 est accompagnée de circonstances intéressantes ,  
 qui touchent & attachent les lecteurs par la  
 noblesse & la vérité des pensées. Que de beau-  
 tés dans la fin de ce Chant ! mais elles n'avoient

---

\* On ne dit point un char de victoire, on dit le char d'un  
 victorieux.

pas besoin pour nous plaire d'ornemens ridicules, étrangers & inutiles. Je donnerai encore des éloges au tableau qui représente le fanatisme, M. de Voltaire y a fait un bel usage des fictions vraisemblables qui peuvent orner un Poëme. J'aurois cependant souhaité que ce récit eût été plus court, & que M. de Voltaire n'eût pas mis au rang des actes du fanatisme, l'histoire de Jepté \* ; qu'il n'eût pas employé l'exemple de Judith pour déterminer Jacques Ciement à commettre le plus grand de tous les crimes, & qu'il se fût abstenu de cette odieuse comparaison qu'il fait, page 99, de ce cortège de scélérats qu'il donne à Clement lorsqu'il sort de Paris pour aller assassiner son Roi, avec ces premiers Chrétiens qui couroient au martyre accompagnés de leurs freres. Que d'impiétés rassemblées !

On doit encore relever la comparaison que le Poëte fait de ce sacrifice avec l'apparition de l'ombre du Prophete Samuel,

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice ,  
 Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythoniſſe \*  
 Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel  
 Le simulacre affreux du Prêtre Samuel.

---

\* Page 95.

M. de Voltaire pousse trop loin son mépris pour la religion , lorsqu'il fait entrer l'histoire de Samuel en comparaison avec ce sacrifice. Il tourne en ridicule un miracle que Dieu fit pour punir la curiosité de ce Prince ; l'Ecriture ne dit point que la Pythonisse offrit aucun sacrifice. Elle ne fait point paroître *le simulacre affreux du Prêtre Samuel* : elle s'exprime bien plus noblement. *J'ai vu*, dit la Pythonisse effrayée, *des Dieux s'élever du sein de la terre , & paroître un vénérable vieillard couvert d'un manteau\**.

Que peut-on penser de M. de Voltaire lorsqu'il se jette dans de pareils écarts. Lorsqu'il dit que le sacrifice de la Pythonisse se passa dans Gelboa, il se trompe. Gelboa, ou plutôt Gelboé, comme dit l'Ecriture, étoit une montagne sur laquelle l'Armée de Saül fut défaite, & où il perdit la vie ; mais lorsqu'il consulta la Pythonisse, ce fut dans la Ville d'Endor, distante d'environ une journée de Gelboé.

Le Héros du Poëme de la Henriade, est assurément un des plus grands hommes qui ait mérité que ses belles actions fussent célébrées

---

\* *Vidi Deos ascendentes ac terra, vir senex ascendit, & ipse amictus est pallio.* Reg. 1, ch. 28, v. 13.



par l'entouffasme de la Poésie ; mais c'étoit au Poète à les mettre dans un jour plus brillant pour les faire paroître avec éclat. Il devoit opposer à Henri un rival digne de lui. Si Mayenne l'étoit , à quelles marques pouvons-nous le reconnoître ? Homere ne s'amuse pas à nous dire qu'Hector étoit un grand homme. Il le fait connoître par les actions courageuses qu'il récite de lui , & par les victoires qu'il lui fait remporter sur les Grecs , il en fait un Héros digne de relever la gloire d'Achilles. Virgile en fait de même à l'égard de Turnus.

Quelles actions M. de Voltaire fait-il faire à Mayenne , pendant tout le cours de la guerre. Il est à la tête de ses troupes à la bataille d'Yvri , mais il n'y paroît que pour voir mettre ses soldats en déroute , & prendre lui-même honteusement la fuite. Le Poète ne nous donne pas une grande idée de Mayenne , lorsqu'il dit ;

Sa politique habile au fond de sa retraite ,  
Aux Ligueurs incertains déguisoit sa défaite ,  
Contre un coup si funeste il veut les rassurer ,  
En cachant sa disgrâce il croit la réparer.

Cette conduite n'est pas celle d'un habile Général , ni d'un bon politique ; ce n'est pas

en cachant sa défaite qu'il peut la réparer. Il semble que M. de Voltaire ait cherché à rendre Mayenne méprisable pour relever la gloire de Bourbon ; mais il l'a diminuée en rabaisant celle de son ennemi. D'ailleurs Mayenne étoit un grand homme de guerre , il n'étoit pas assez imbécille pour croire *qu'en cachant sa disgrâce il pût la réparer.*

Depuis la bataille d'Yvri on n'entend plus parler de Mayenne. Cependant il avoit encore donné depuis , beaucoup d'affaires à Henri ; mais M. de Voltaire après avoir farci son Poëme d'une infinité de choses inutiles , & avoir négligé les plus essentielles , est pressé de finir , & il nous dit que ,

La Discorde rentra dans l'éternelle nuit ,  
A reconnoître un Roi , Mayenne fut réduit \*.

La chute est lourde , & le dénouement n'est pas heureux. Je crois que M. de Voltaire pouvoit nous dire quelque chose de plus noble & de plus grand. S'il nous avoit représenté Mayenne vaincu dans un combat , demandant la vie à son vainqueur , & Henri la lui accorder après

---

\* Fin du dixieme Chant.

s'être laissé fléchir ; c'est en cette occasion qu'on auroit approuvé la licence qu'il auroit prise en s'écartant un peu de l'histoire. Il n'auroit pas manqué à la vraisemblance , puisque toute la France vit à la fin de la guerre Mayenne aux genoux de Henri , implorer sa clémence , & Henri lui pardonner avec ces graces & cette bonté , qui lui ramenerent après ses victoires les cœurs de tous ceux qui s'étoient écartés de lui ; au lieu de nous dire prosaïquement , *à reconnoître un Roi , Mayenne fut réduit.*

Un des plus grands défauts du Poëme de M. de Voltaire , est de n'avoir pas sçu par des épisodes agréables & bien ménagées , égayer la tristesse dont il accable ses lecteurs. C'est la peinture effrayante des crimes , que l'ambition , la haine , l'intérêt , la jalousie font commettre aux Ligueurs ; c'est celle de la Saint Barthélemi , du siege de Paris , & tant d'autres tableaux qui font horreur. Ce ne sont que des divinités mal faisantes , la Discorde , la Superstition , le Fanatisme , qui luttent continuellement contre le pere des Bourbons. Le Poëte ne nous conduit que par des rochers escarpés & des précipices , sans nous procurer quelque retraite agréable où nous puissions nous reposer & re-

mettre notre esprit des frayeurs qu'il nous a causées.

C'est Vénus dans l'Eneïde, qui sous la figure d'une Nymphé, raconte à Enée l'agréable histoire de Didon ; c'est l'épisode de l'infortuné Polidore, fils de Priam, qui nous attendrit sur son malheureux sort ; c'est l'aventure d'Ulysse avec le Cyclope Poliphème. Si Virgile fait arriver Enée chez Evandre, c'est dans un jour de solemnité consacré à Hercule, pour avoir l'occasion de raconter le combat de ce Dieu contre le voleur Cacus. L'histoire de Nifus & d'Eurialus nous intéresse en faveur de ces deux amis. La mort de Pallas & sa pompe funebre excitent notre compassion, & la valeureuse Camille enlevée à la fleur de son âge, nous fait verser des larmes.

Tels sont les traits, qui lorsqu'ils sont bien choisis & bien circonstanciés, attachent un lecteur par l'art avec lequel ils sont racontés, sans détourner son attention de l'objet principal auquel ils sont liés par d'heureuses transitions. Ce sont cependant ces épisodes qui ornent les six derniers livres de Virgile, que M. de Voltaire a blâmé.

Je voudrois demander à M. de Voltaire à

quel propos il fait entrer dans le septième Chant le système du Philosophe Newton, dont il nous donne un lambeau page 131, dans ces vers ampoulés, où il dit en parlant du soleil :

De lui partent sans fin des torrens de lumière \*,  
 Qui donne en se montrant la vie à la matière,  
 Et dispense les jours, les saisons & les ans,  
 A des mondes divers autour de lui flottans.  
 Ces astres asservis à la loi qui les presse,  
 S'attirent dans leur course, & s'évitent sans cesse....  
 . . . . . Et loin dans cet espace  
 Où la matière nage, & que Dieu seul embrasse,  
 Sont des soleils sans nombre & des mondes sans fin.

De qui M. de Voltaire a-t-il appris que le soleil donne la vie à la matière ? A-t-on jamais ouï parler de mondes flottans dans les airs, & de matière qui nage ? Où a-t-il pris ces soleils sans nombre, & ces mondes sans fin ? Quel pompeux galimatias ; je ne crois pas qu'on ait jamais fait une plus extravagante description des Cieux.

Par qui M. de Voltaire a-t-il été instruit de ce qui se passe à ce jugement universel, auquel

---

\* A-t-on jamais pu dire des torrens de lumière ?

il fait paroître les fondateurs de toutes les religions du monde ? avec quelle audace ose-t-il dire , en parlant de Dieu :

Pourroit-il les juger , tel qu'un injuste maître ,  
 Sur la loi des Chrétiens qu'ils n'avoient pu connoître :  
 ...Que s'ils ont été justes , ils ont été Chrétiens.

Cette conséquence est de la plus grande fausseté. Est-ce donc à lui à décider de la conduite que doit tenir l'Etre suprême dans la sagesse impénétrable de ses jugemens ? Il convient bien à ce Poëte de donner des conseils à la Divinité , & de faire dire à Henri , à l'aspect des punitions que Dieu inflige à ceux qui les ont méritées par leurs crimes :

Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?  
 Heureux s'ils expiroient dans le sein de leur mere,  
 Ou si ce Dieu du moins , ce grand Dieu si sévère ,  
 A l'homme , hélas ! trop libre , avoit daigné ravir  
 Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Que d'impiétés dans ces vers ! N'est-ce pas blâmer ouvertement la sagesse de Dieu , & le rendre auteur d'un mal qu'il pouvoit empê-

cher suivant l'opinion de M. de Voltaire ? Il a bientôt oublié cette belle réponse, qu'il fait faire à Henri, chant 1, page 14, par le solitaire. *De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins, & ne l'accusons pas des fautes des humains.*

Autant que M. de Voltaire est libéral de fa-  
tires, autant est-il avare de louanges envers  
ceux qui les méritent, sur-tout pour les grands  
hommes que la France a produits; il avoit ce-  
pendant en main de belles couleurs pour or-  
ner leurs portraits. Il n'emploie que quatre  
vers pour parler de

La Tremouille, Clisson, Montmorenci, de Foix,  
Guesclin le destructeur & le vengeur des Rois,  
Le vertueux Bayard, & vous brave Amazone,  
La honte des Anglois, & le soutien du Trône.

Pendant qu'il en emploie vingt-un pour tra-  
cer ceux de Richelieu & de Mazarin, & cela  
pour avoir le plaisir de lancer des traits sati-  
riques contr'eux.

Je vois cependant avec plaisir ceux de Louis  
XII, & de son Ministre d'Amboise, qui sont  
d'une grande vérité & d'une grande beauté \* ;

---

\* Page 140.

mais M. de Voltaire ne devoit pas fouiller celui de Louis XII par le mal qu'il a dit de ce Prince dans son Histoire Universelle, & que je releverai ci-après.

Le portrait de Colbert est très-bien fait ; mais il est gâté par la comparaison fautive & outrée que M. de Voltaire a fait de ce Ministre avec Moïse ; cependant il l'a trouvée si juste , qu'il l'a encore employée pour Henri IV , à la fin de ce Chant.

Malgré le respect que nous inspirent les vertus & les grandes actions de Henri IV , je crois la comparaison , que le Poëte a fait de ce Prince avec Moïse , non-seulement déplacée , mais contraire à la vérité & à la vraisemblance.

Dieu remplissoit son front de la Majesté Sainte ;  
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël ,  
Eut sur le Mont-Sina consulté l'Eternel ,  
Les Hébreux à ses pieds couchés dans la poussière ,  
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Lorsque le Poëte a fait cette comparaison , il savoit bien que Henri étoit encore Calviniste , comme il le lui fait reprocher quelques vers auparavant , par Saint Louis , en lui faisant voir ses ancêtres dans les Cieux.



Leur culte étoit le mien , pourquoi l'a-tu quitté ?

Il n'avoit donc pas pu mériter une si grande faveur ; & quand il l'auroit reçue , M. de Voltaire ne devoit pas conduire presqu'aussi-tôt son Héros dans le temple de l'Amour , pour le faire succomber sous les charmes de la volupté ; la contradiction qu'il y a dans ce récit est de la plus grande inconséquence , mais le Poëte n'y regarde pas de si près. Lorsqu'il a placé dans un endroit quelque beau morceau , il faut qu'il le détruise par quelque chose de contraire.

La mort du jeune d'Ailly , dans le \* huitième Chant , est absolument dépourvue de ces circonstances intéressantes , capables d'exciter notre compassion. C'est son épouse ,

En accusant le Ciel & détestant la Ligue ,

Qui ne fait autre chose que ,

D'armer son tendre amant , & d'une main tremblante ;  
Attacher tristement sa cuirasse pesante.

Cuirasse pesante , épithète froide. Elle de-

\* Huitième Chant.

voir bien être pesante , puisque dans ce temps-là les cuirasses étoient de fer. Ce n'étoit pas l'office d'une femme d'attacher de pareilles armures ; c'étoit celui d'un Ecuyer. Que de froideur dans ces vers ; l'Auteur avoit cependant un beau champ pour nous exprimer les regrets de cette amante qui voit partir son époux pour un combat qui peut lui être funeste. Leur séparation se fait sèchement , ou plutôt ne se fait point , puisque l'épouse ne fait que lui attacher sa cuirasse en accusant le Ciel. Et de quoi pouvoit-elle l'accuser , puisqu'il étoit incertain si son époux ne reviendrait pas victorieux ? Un Gentilhomme attaché à son Prince , n'accuse point le Ciel , lorsqu'il va combattre pour sa gloire. Cette séparation devoit être accompagnée de ces tendres adieux , si naturels entre deux personnes qui s'aiment. Ces adieux devoient être mêlés de crainte , d'espérance & de confiance dans le courage du guerrier. Que ceux d'Hector & d'Andromaque dans Homere , sont différens. Si M. de Voltaire les avoit imités , il auroit mis dans son récit des agrémens qui l'auroient rendu plus touchant. De plus, il est contre la vraisemblance de voir tout d'un coup cette épouse au milieu du champ de bataille ,

taille , sans ſçavoir comment elle y eſt arrivée :

Elle cherche.....

Elle voit dans la foule des morts ,

Elle voit ſon époux , elle tombe éperdue....

Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue....

Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant :

Le regarde , ſoupire & meurt en l'embraſſant.

Et tout cela arrive dans l'eſpace de douze vers , car M. de Voltaire eſt toujours preſſé de finir les narrations intéreſſantes , pour ſe jeter dans des descriptions frivoles , ou des réflexions inutiles.

Le dernier vers que je viens de citer , eſt l'imitation de ce beau vers que Boileau , dans ſon Lutrin , fait dire à la Molleſſe , qui ,

Soupire , étend les bras , ferme l'œil & s'endort.

Dans celui de Boileau , c'eſt la belle nature qui ſ'exprime , & dans l'autre c'eſt la nature la plus forcée. Il falloit que la douleur de certe épouſe fût bien violente pour lui ôter la vie ſi promptement. Cette mort , ſi elle eſt vraie , car je crois le fait fort haſardé , pouvoit être amenée moins bruſquement. Je cite volontiers Boileau , malgré le peu de cas que

M. de Voltaire fait de ce Poëte, & les traits de satire qu'il a lancés contre lui.

Jamais à vos lecteurs n'offrez rien d'incroyable,  
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Qu'auroit-on dit d'Homere, s'il avoit ainsi fait courir les champs à Andromaque pour venir expirer subitement sur le corps d'Hector ? Et pourquoi faut-il que M. de Voltaire ait négligé, ou n'ait pas pu exprimer les regrets de cette tendre épouse aussi noblement qu'il a fait ceux du pere de d'Ailli, qui dans le combat avoit immolé à son courage ce cher fils, sans le connoître ?

Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,  
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,  
Sa voix faisoit redire aux Echos attendris,  
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Que ces vers & ceux qui les précédent sont beaux ! Ils sont cependant l'imitation de ceux que Virgile faisoit dire à Orphée, lorsqu'il eut perdu sa chere Euridice, & qui finissent par ce vers.

*Te veniente die, te decedente canebat.*

Je donne volontiers la palme à ceux du Poëte François.

A la fuite de la victoire remportée par Henri dans les plaines d'Yvri, M. de Voltaire nous présente un nouveau tableau aussi bizarre qu'inutile.

Mayenne , cependant par une fuite prompte \*  
 Dans les murs de Paris couroit cacher sa honte ;  
 Des Cieux dans ce moment les voûtes s'entrouvrirent ;  
 Les manes des Bourbons dans les airs descendirent ,  
 Louis au milieu d'eux , du haut du Firmament ,  
 Vint contempler Henri dans ce fameux moment ,  
 Vint voir comme il sçauroit user de la victoire.

Quoique ces expressions soient hautes & magnifiques , elles font de la plus grande froideur , parce qu'elles s'écartent du naturel , & ne sont pas soutenues par la noblesse des pensées. Ces grands mots ne font que du bruit , & remplissent les oreilles sans aller au cœur.

M. de Voltaire n'avoit pas besoin d'entrouvrir les voûtes des Cieux pour faire descendre dans les airs les manes des Bourbons , & Louis au milieu d'eux. D'ailleurs il étoit inutile de

---

\* Fuite prompte , épithete plate. Il est certain que la peur donne , comme l'on dit , des aîles à un homme qui fuit.

leur faire quitter le Firmament pour contempler seulement Henri, & voir comment il useroit de la victoire, car les Dieux n'ont pas la vue si courte, qu'ils soient obligés d'en descendre, pour voir ce qui se passe sur la terre. Ensuite M. de Voltaire abandonne sa machine, on ne sçait ce qu'elle devient, & il ne nous dit point si les manes des Bourbons sont remontés dans les Cieux, ou s'ils sont restés dans les airs. Il est vrai que M. de Voltaire fait ensuite un beau récit de la manière dont son Héros usa de la victoire. Son caractère y est dépeint avec les plus brillantes couleurs. Sa valeur & sa clémence y sont dans le plus beau jour. Ce morceau mérite d'être admiré, mais j'aurois désiré qu'il eût supprimé la lourde machine dont il est précédé, & ces manes qui ne descendent du Ciel que pour voir Henri.

Si l'on a donné tant d'éloges au neuvième Chant, c'est qu'on a été séduit par un grand nombre de beaux vers, dont il est orné; & qui couvrent d'un voile agréable les défauts dont il est rempli. Il étoit fait pour nous représenter Henri IV, épris des charmes de Gabrielle d'Estées. Que de belles choses à dire sur ce sujet! mais les principaux objets sont

presqu'anéantis par les accessoires inutiles dont l'Auteur l'a surchargé. Il nous a dit dans son essai sur la Poésie, que Virgile dans son quatrième livre de l'Eneïde, *avoit tout dit au cœur*. Il faut que cela soit vrai, puisque M. Voltaire n'a pu trouver le moyen de lui dire un seul mot dans ce Chant de la Henriade.

Il commence ce neuvième Chant par la description de ces heureux climats, au milieu desquels est situé le temple de l'Amour. L'allégorie *du sanctuaire* de ce temple est très-belle, & faite afin de donner du mépris pour les voluptés efféminées, & les monstres qui l'habitent. Le discours de la Discorde à l'Amour est beau, cette divinité mal-faisante est bien placée dans cet endroit. Mais la description du voyage de l'Amour est trop chargée de détails minutieux & de circonstances puériles. Il falloit le supprimer tout entier,

Il vole aux champs François sur l'aîle des Zéphirs.

Je croyois que l'Amour voloit avec ses propres aîles, & qu'il n'avoit pas besoin d'être porté sur celles des Zéphirs, mais c'étoit apparemment pour aller plus vite : cependant s'il

étoit si pressé, pourquoi s'arrête-t-il à considérer

Le foible Ximois, & les champs où fut Troye.  
La cendre des Palais pas ses mains consumés.

Le spectacle en est effectivement fort agréable,  
& que vient faire ici Vénise,

Vénise dont Neptune admire le destin,  
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Ces vers sont deux bonnes chevilles.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,  
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile.

A quel propos va-t-il se promener à Vaucluse,  
où

Petrarque soupira \* ses vers & ses amours ?

Toutes ces descriptions sont postiches, les personnes judicieuses ne les regardent que comme des remplissages inutiles, qui ne devoient pas être mêlés avec les beautés que ce Chant renferme.

La description de l'orage que l'Amour excite pour conduire Henri dans Anet, est trop ampoulée, & n'a rien de naturel.

Il parle, on voit soudain les Elémens armés.

---

\* On peut dire soupirer des vers, mais soupirer des amours, cela n'est pas François.



Expression fautive : quelles armes portoient ils ?

D'un bout du monde à l'autre appellant les orages.

Je voudrois bien entendre la voix des Elémens , & ſçavoir comment ils appellent les orages.

Quelle différence entre ces orages & celui que Virgile décrit. Que celui-ci est beau , ſimple & naturel ! Il n'a pas beſoin

De verſer des torrens ſuſpendus dans les airs ,  
Et d'apporter la nuit , la foudre & les éclairs.

Toutes ces expreſſions forcées & outrées ; ſont contraires à la pureté de la langue François. Pourquoi M. de Voltaire s'eſt-il ſi fort écarté de ce précepte de Boileau ;

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révéree ;  
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée ;  
Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme ,  
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux ſolécisme.

Cependant continue M. de Voltaire ,

La plus affreue nuit ſuccede au plus beau jour ;  
La Nature en gémit & reconnoît l'Amour.

A quelles marques la Nature gémiſſante peut-elle reconnoître l'Amour dans un orage qui eſt

un effet purement naturel. Cette expression est trop forcée.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide ,  
Le Roi marche incertain , sans escorte & sans guide.

Comme la route n'est ni sûre ni agréable ,

L'Amour en ce moment allumant son flambeau ,  
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.

Il fait le même effet dit le Poète , que les feux follets que l'on voit briller dans les campagnes. Cela n'est pas fort intéressant , mais enfin il conduit le Héros au Château d'Anet , où il arrive , sans doute bien crotté , après avoir long-temps marché *dans les sillons fangeux*. Il ne se doute pas que l'orage affreux qu'il vient d'essuyer est le prélude d'une aventure agréable que l'Amour lui prépare ; car elle n'est amenée par aucune circonstance qui la fasse connaître.

Comme M. de Voltaire n'est pas heureux en transitions , il nous dit tout d'un coup sans nous faire attendre ,

Depuis peu la Fortune en ces tristes climats ,  
D'une illustre mortelle avoit conduit les pas  
Dans le fond d'un Château tranquille & solitaire ;  
Loin du bruit des combats elle attendoit son pere,

Dans le fond d'un Château , expression basse.  
On dit le fond d'un puits , ou le fond d'un tonneau , mais on n'a jamais dit le fond d'un Château.

L'Amour qui cependant s'apprête à la surprendre ,  
Sous un nom supposé près d'elle vient se rendre ,  
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix ;  
On a vu , lui dit-il , sur la rive prochaine ,  
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne ;  
Il glissoit dans son cœur en lui disant ces mots ,  
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.

Glisser un desir dans le cœur de quelqu'un , est une expression originale. L'entrée de cet Ambassadeur est bien commune. Son discours ne brille pas par l'éloquence & la beauté des expressions. Elles ne sont pas fort persuasives , mais pour y suppléer , *il glissoit dans son cœur*. Comment d'Estree devoit-elle recevoir ce jeune Mercure , elle dont....

Le cœur fait pour aimer , mais fier & généreux ,  
D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.

Cependant.....

Audevant du Monarque il conduisit ses pas.

L'Auteur fait en cet endroit une tirade de

douze vers , qui contiennent le détail des beautés de d'Eltrée , & ensuite l'Amour la laisse avec son amant , sans doute pour lui donner le temps de les considérer , de les admirer & de faire la belle conversation. Si l'Auteur ne nous en fait aucun détail , c'est qu'il est occupé à faire faire à l'Amour une incursion dans les climats voisins , & nous donner une inutile & pesante description des charmes qu'il y répand.

....Il fait plus, à l'Amour tout miracle est possible ,  
 Il enchante ces lieux par un charme *invincible*.  
 . . . . . Les oiseaux dans les champs ,  
 Redoublent leurs baisers, leurs caresses & leurs chants ;  
 Le Moissonneur ardent qui court avant l'Aurore ,  
 Couper les blonds épis que l'Été fait éclore ,  
 S'arrête , s'inquiète , & pousse des soupirs ,  
 Son cœur est étonné de ses nouveaux desirs ,  
 Et laisse en *soupirant* ses moissons imparfaites ;  
 Près de lui la Bergere oubliant ses troupeaux ,  
 De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux, &c, &c.

Voilà une bien froide description des charmes invincibles de l'Amour. Je ne sçais si l'on a jamais dit les baisers des oiseaux.

Cependant ces charmes sont faits pour enflammer les deux Amans qui sont renfermés

dans le Château, & qui n'en voient rien.  
Mais l'Amour y réussit.

Contre un si grand pouvoir qu'eût pu faire d'Estrée ?  
Par un charme indomptable elle étoit attirée ;  
Elle avoit à combattre en ce funeste jour ,  
Sa jeunesse, son cœur, un Héros & l'Amour.  
Quelque temps de Henri la valeur immortelle,  
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle,  
Une invisible main le retient malgré lui ,  
Dans sa vertu première il cherche un vain appui ;  
Sa vertu l'abandonne , & son ame enivrée ,  
N'aime, ne voit , n'entend , ne connoît que d'Estrée.

Pour rendre ces deux Amans amoureux & heureux , l'Auteur n'emploie que dix vers. Il en est bien chiche dans un des plus beaux endroits de son Poëme , pendant que dans d'autres il en a mis une si grande quantité d'inutiles.

Ensuite , après avoir député *l'Ange heureux des François* , vers du Pleffis Mornai , pour venir retirer Henri d'entre les bras de la mollesse , il nous dépeint encore les deux Amans dans l'ivresse de leurs plaisirs.

Au fond de ces jardins au bord d'une onde claire ,  
Sous un mirthe amoureux , asyle du mystere ,  
D'Estrée à son Amant prodiguoit ses appas ,  
Il languissoit près d'elle , il brûloit dans ses bras ,

La peinture est un peu lascive. Tout cela se passe très-promptement , sans que les Amans se soient dit une seule parole ; mais il ne faut pas s'en étonner , l'Amour de M. de Voltaire est François , il aime à brusquer les aventures.

Ne doit-on pas être bien surpris que le Poète ait fait succomber en si peu de temps le cœur de d'Estrée , qui ,

D'aucun Amant encor n'avoit reçu les vœux.

Cela se fait si précipitamment , que l'Auteur nous donne une idée assez équivoque de Gabrielle d'Estrée , & du peu de talent , d'ordre & de goût qu'il a pour composer un ouvrage , qui par sa décence & par ses agrémens puisse mériter nos applaudissemens. Quoiqu'il nous ait dit , *qu'à l'Amour tout miracle est possible* , il ne s'empare pas d'un jeune cœur avec tant de facilité. Il ne détruit pas en un moment ces principes de sagesse & de pudeur , que l'Auteur de la Nature a imprimés dans le sein de ce sexe charmant.

Voyez , Monsieur , avec quelle intelligence le modeste Virgile a traité cette passion. Il fait prendre à l'Amour la ressemblance du fils d'Enée , qui se présente à Didon avec de su-

perbes présens. Il insinue doucement dans le cœur de cette Reine les plus tendres sentimens pour Enée. Il n'a pas besoin de parler en sa faveur , *ni de glisser dans le cœur* de Didon , comme fait l'Amour de M. de Voltaire , *un desir* de plaire à ce Héros ; il ne quitte pas cette Reine pour aller enchanter les lieux voisins. Il tâche d'effacer le souvenir de Sichée , & de faire oublier à Didon ses premiers sentimens pour lui. Cependant cette Princesse , ne se rend pas aux premières attaques. Elle fait tous ses efforts pour arracher de son cœur le trait qui l'a blessée. Les larmes coulent de ses yeux en abondance. Elle cherche du secours dans les conseils de sa sœur. Elle fait des sacrifices pour demander aux Dieux d'éteindre le feu qui la dévore. Que la terre s'ouvre pour m'engloutir , dit-elle , ou que la foudre de Jupiter me précipite dans les Enfers avant que je viole tes droits, ô pudeur sacrée ! que mon amour ne sorte jamais du tombeau de celui à qui j'ai donné les prémices de mon cœur. Son honneur , sa gloire & son amour , la jettent alternativement dans les plus accablantes irrésolutions ; enfin , il faut toute la puissance de Vénus & de Junon pour la forcer à se rendre , encore ces

Déesſes ne la déterminent-elle que par le ſé-  
cours de l'Hymen. Que de beautés il y avoit  
à imiter dans ce quatrième livre , *mais Virgile*  
*avoit tout dit au cœur.*

Le rôle que fait du Pleſſis Mornai , dans la  
ſéparation des deux Amans , eſt beau & fort  
décent. Je ne trouverois rien à redire dans la  
fin de ce Chant , ſinon que la ſéparation de  
d'Eſtrée & de Henri eſt trop précipitée pour  
deux cœurs qui étoient dans les premiers accès  
de l'amour , elle pouvoit être amenée avec  
moins de ſécherelle. Que de différence entre  
cette ſéparation , & celle de Didon & d'Enée.  
Mais d'Eſtrée eſt plus facile à conſoler.

L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle ,  
Au jour qu'elle fuyoit tendrement la rapelle.  
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur ,  
Et ſoulage des maux dont lui ſeul eſt l'Auteur , &c.

Il l'abandonne enfuite. Le Héros part bruſ-  
quement ſans rien dire à ſa maîtreſſe.

Et l'Amour indigné que le devoir ſurmonte ,  
Va cacher loin d'Anet ſa colere & ſa honte.

Je ne ſçais ſi l'on a jamais dit que le devoir  
ſurmonte quelqu'un , c'eſt au lecteur à juger ſi



l'expression est Françoisise. Cette séparation est bien froide. Celle de Renaud & d'Armide , n'est pas si tranquille.

Il ne paroît pas digne du ministère *du Génie heureux qui préside à la France* , d'aller chercher au milieu des drapeaux de Calvin le seul sage , que le Poëte imagine digne de retirer Henri des bras de la volupté ; mais dit l'Auteur ,

C'étoit pour nous instruire ,  
Que souvent la raison suffit à nous conduire ,  
Ainsi qu'elle guida chez les peuples Payens ,  
Marc-Aurele , ou Platon , *la honte des Chrétiens.*

Ce dernier vers est une de ces hardiesses que l'Auteur se permet trop souvent. A-t-on jamais pu dire que des Payens même raisonnables aient été la honte des Chrétiens , à moins que M. de Voltaire ne connoisse pas les véritables Chrétiens ? Croit-il donc que les vertus de Marc-Aurele , qui n'avoit aucune connoissance du vrai Dieu , soient la honte des Chrétiens ? Cette pensée est bien impie & bien méprisante pour la religion. Si j'admets que ce Prince a sçu gouverner sagement l'Empire Romain , M. de Voltaire doit convenir que les Chrétiens de ce temps-là pratiquoient les vertus

Évangéliques dans le plus éminent degré ; car on étoit alors dans les premiers siècles de l'Eglise , puisque Marc-Aurele vivoit environ 110 ans après Jesus-Christ.

Lorsque M. de Voltaire lançoit cette Epigramme contre les Chrétiens , il ne se souvenoit pas de ce qu'il avoit dit dans son quatrième Chant , page 75 , en faveur de la religion Chrétienne.

Là , Dieu même a fondé son Eglise naissante ,  
Tantôt persécutée , & tantôt triomphante ,  
Là son premier Apôtre avec la vérité ,  
Conduisit la candeur & la simplicité.

Puisque Dieu même a fondé son Eglise , M. de Voltaire pense-t-il que cet Etre tout-puissant , l'avoit abandonnée dès le temps de Marc-Aurele , au point que les *vertus d'un Payen fussent la honte des Chrétiens* ? c'est d'après cette fausse idée qu'il débite cette horrible satire.

Les successeurs de Christ au fond du sanctuaire ,  
Placerent sans rougir , l'inceste & l'adultère.

Si M. de Voltaire étoit instruit de l'Histoire Ecclésiastique , il ne confondroit pas avec les successeurs dont il parle , le grand nombre  
de

de Pontifes Chrétiens, dont les vertus sublimes, la sagesse & les lumières, ont fait l'admiration même des Payens.

Non, Dieu n'a point abandonné son Eglise; & s'il a permis qu'il s'y introduisît quelques abus, admirons les décrets de sa providence, sans avoir la hardiesse de vouloir les pénétrer; souvenons-nous seulement qu'il a promis autrefois de récompenser nos vertus, & nous a menacé de punir nos vices.

C'est ainsi que M. de Voltaire se livrant sans jugement & sans réflexions à son imagination déréglée, tombe dans des écarts monstrueux, qui nous découvrent qu'il admet & prêche l'indifférence des religions.

Je parlerai peu du dixième Chant, dans lequel il y a de très-belles choses. Le combat de d'Aumale avec Turenne, mérite des applaudissemens, mais j'aurois voulu que M. de Voltaire se fût abstenu de cette réflexion trop hardie qu'il fait faire à d'Aumale :

J'attends tout de mon bras \* ;

C'est de nous que dépend le destin des combats ;  
 Envain l'homme timide implore un Dieu suprême,  
 Tranquille au haut du Ciel, il nous laisse à nous-mêmes,

---

\* Page 103.

Le parti le plus juste est celui du vainqueur ;  
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.

Ces vers ne respirent que le mépris de la Divinité ; M. de Voltaire admet ici le système d'Epicure , qui prétendoit que les Dieux ne prenoient aucune part à ce qui se passoit sur la terre.

Il est étonnant qu'un ouvrage qui brille par l'éclat d'une si grande quantité de vers magnifiques , soit obscurci par tant d'autres dépourvus de sens & de raison. En voici un trait par lequel il coupe le combat de Turenne & de d'Aumale , afin d'en rendre un ange spectateur , & voir triompher Turenne.

Un ange est descendu sur le trône des airs \*,  
Couronné de rayons , nageant dans la lumière,  
Sur des aîles de feu parcourant sa carrière ,  
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé ,  
Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il n'y a dans cette description , ni noblesse , ni dignité , ni vérité. C'étoit une chose bien rare de voir un trône nager dans la lumière avec l'ange , parcourir sa carrière sur des aîles

---

\* Page 202.

de feu. On ne s'est jamais servi de pareilles expressions ; Chapelain n'a jamais fait des vers aussi durs & aussi forcés que ceux-là.

Je pourrois , Monsieur , vous citer encore plusieurs autres morceaux de la Henriade , qui mériteroient d'être relevés , mais il faudroit un trop gros volume pour les mettre sous vos yeux. J'ajouterai seulement aux réflexions que je viens de faire , ce que je pense sur ce Poëme. On y reconnoît le beau génie de l'Auteur pour la véritable Poësie. Cet ouvrage mérite à beaucoup d'égards notre admiration. Mais nous regrettons en même temps que la vivacité de son imagination , l'ait empêché de donner à ce Poëme toute la régularité & la perfection dont il étoit susceptible. M. de Voltaire étoit encore trop jeune , lorsqu'en l'année 1723 , il en a donné la premiere édition. Son esprit n'avoit pas encore acquis sa maturité par les rayons de la raison , par la solidité des réflexions & les sçavantes connoissances. Il n'a pas sçu choisir des amis éclairés & sinceres , capables de lui donner de salutaires avis , qui auroient élagué les ornemens ambitieux , & les défauts qui éclatent dans cet ouvrage ; aussi y a-t-il fait

Dij.

très-peu de correction dans les éditions postérieures.

Ses descriptions & ses narrations sont trop longues, trop d'abondance appauvrit sa matière. Ses réflexions trop fréquentes & souvent déplacées, sont trop chargées de traits satiriques & mordans, dont la plupart sont trop méprisans pour la religion. Ses machines sont trop lourdes, & pèchent trop contre la vraisemblance. Il est toujours dans un enthousiasme violent, qui fait fuir les graces. Il n'a jamais emprunté la ceinture de Vénus, qui lui auroit donné cette douce & heureuse chaleur, & ces aménités capables d'embellir ses Poésies. On n'y découvre point ces sentences sages & vertueuses, dont la vérité tournée en proverbes & faciles à retenir, *laissent en nous un long souvenir du mérite de l'Auteur* \*. Il n'y a dans la Henriade aucunes de ces agréables épisodes capables de nous dérider le front. Il ne connoît pas l'art des transitions & de ces heureux passages, qui amènent naturellement les événemens & les lient imperceptiblement les uns aux autres. Son poëme est composé de magni-

---

\* Boileau.

fiques morceaux de poésie, mais ils sont trop détachés, & faute d'ordre, ils lui ôtent sa perfection. Si M. de Voltaire vouloit retrancher les défauts qui l'offusquent, il en formeroit le plus bel ouvrage qui ait paru & qui paroîtroit peut-être jamais dans notre langue. Il est vrai qu'il faudroit le réduire au moins aux deux tiers, mais il paroît jusqu'à présent qu'il n'a pas voulu faire ce sacrifice. Je ne suis point offensé, dit Horace \*, lorsque je trouve quelques taches dans un ouvrage d'ailleurs rempli de beautés. Il a raison : qui sont ceux qui n'ont pas quelques défauts ? mais il ne faut pas qu'ils soient en si grand nombre qu'ils dégradent ces mêmes beautés. Je finirai par ces vers de Boileau, qui nous apprennent en quoi consiste la véritable perfection d'un ouvrage.

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent ;  
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ;  
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ,  
Que le début , la fin répondent au milieu ;  
Que d'un art délicat les pieces assorties ,  
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties.

M. de Voltaire a-t-il mis ce beau précepte

---

\* *Non ego paucis offendar maculis in quo plura nitent.* De Ars. Poëtica.

en usage ? c'est aux lecteurs judicieux d'en juger.

Je ne vous entretiendrai pas , Monsieur , de tous les ouvrages de M. de Voltaire , ils sont en trop grand nombre. Je laisserai de côté ceux qui n'étant que des traités frivoles ou inutiles , doivent rester dans l'oubli ; je vous parlerai seulement de quelques-uns qui méritent une attention particulière.

Je crois que ses pieces de Théâtre sont ses meilleurs ouvrages. Elles contiennent une très-grande quantité de beaux vers dictés par le vrai talent qu'il a pour la poésie. Elles brillent encore par le grand nombre de sentences tirées de l'Ecriture , qu'il y a insérées , & qu'il s'est rendu propres par l'élégance , & la vérité avec lesquelles il les a traduites. Je lui rends sur cet article toute la justice qu'il mérite. Heureux s'il s'en étoit tenu à ces sortes d'ouvrages , & s'il ne s'étoit pas deshonoré par de mauvaises pieces & des traités licentieux , & sur-tout par son Poëme de la Pucelle. Je ne puis imaginer comment M. de Voltaire avec tant d'esprit a pu nous donner un ouvrage aussi indécent que celui-là : je le méprise trop pour relever les infamies dont il est rempli. Je dirai seulement que c'est le comble de la méchanceté d'avoir



composé ce Poëme contre une Héroïne à qui la France a les plus grandes obligations , l'ayant empêché de tomber sous le joug des Anglois , par la levée qu'elle les força de faire du siege d'Orléans , par les victoires qu'elle a remportées sur eux , & les autres actions glorieuses qu'elle a faites ; contre une fille dont la conduite a été la plus modeste & la plus sage au milieu des armées , & à laquelle les langues les plus satiriques & les plus-médisantes , n'ont jamais reproché la moindre foiblesse : pour laquelle enfin le Roi Charles VII , & les Héros qui l'ont aidée à chasser les Anglois de son Royaume , & tout le peuple François , témoins de ses belles actions , ont eu la plus grande vénération , & à la mémoire de laquelle ils ont fait élever un monument qui rappelle à leurs descendans celle des vertus héroïques de cette admirable fille. M. de Voltaire lui avoit cependant rendu la justice qu'elle mérite dans ces vers du septieme Chant , page 142 ,

. . . . . Et vous brave Amazone ,  
La honte des Anglois , & le soutien du trône.

Pourquoi faut-il que M. de Voltaire ait ou-

D iv

blié lorsqu'il composoit cet ouvrage , ces deux beaux vers de Boileau ?

Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,  
Ne nous offrent de vous que de nobles images.

Je ne rappellerai point les autres pieces satiriques & mordantes , qu'il a débitées , les unes contre la religion , & les autres contre ceux qu'il regardoit comme ses ennemis. J'ignore les raisons qu'il a eu d'écrire son Poëme de la guerre de Geneve. Auroit-il conçu de la jalousie contre M. Jean-Jacques Rousseau ? Peut-être que la rivalité du mérite y a eu quelque part. Il est vrai que M. Rousseau écrit infiniment mieux que M. de Voltaire. Je dirai même que le style de M. Rousseau , a effacé par la beauté de sa diction , celui de tous les Auteurs qui l'ont précédé.

M. de Voltaire a voulu nous faire aussi connoître que la vaste étendue de son génie étoit susceptible des plus sublimes connoissances de la Philosophie. Il s'enferme dans son cabinet , il lit attentivement les ouvrages de Newton , il les conçoit avec tant de facilité , qu'il enfante en très-peu de temps un volume qui en contient tout l'elixir , & en six mois de temps

il se croit aussi habile Philosophe que Newton ; qui a passé près de soixante années de sa vie dans la plus profonde méditation. Il est vrai que les Anglois ont prouvé à M. de Voltaire qu'il ne sçavoit pas les premiers Elémens de la Philosophie de Newton ; comme ils s'y connoissent mieux que moi, je m'en rapporte à ce qu'ils en ont dit.

M. de Voltaire n'a pas mieux réussi dans les ouvrages historiques. Sa vie de Charles XII est cependant assez bien faite , & assez sagement écrite ; mais lorsqu'il l'a donnée au public , il n'avoit pas encore pris ce ton décisif & satirique , qu'il s'est arrogé depuis. Je crois qu'il n'a jamais bien connu les véritables regles que doivent suivre ceux qui s'occupent de l'histoire, car il paroît n'en avoir fait aucun usage. Il avoit cependant de beaux modeles à imiter , tant chez les anciens que chez les modernes. Ses Annales de l'Empire , & d'autres ouvrages que je ne veux pas citer , parce qu'ils sont tombés dans l'oubli, sont d'un style sec & fastidieux, dont il est difficile de soutenir la lecture.

Cependant s'il est vrai que le véritable but de l'histoire doive être d'instruire les Princes

& les peuples , & de régler leur cœur & leur esprit par des réflexions épurées aux rayons du bon sens , & de les exciter à la vertu par les beaux exemples qu'on doit leur présenter , M. de Voltaire s'est beaucoup écarté de cette route dans son Histoire Universelle. Au lieu d'embellir la vérité par des traits nobles , instructifs & intéressans , il l'a corrompue par des Satires & des Epigrammes , & l'a déshonorée par des faits bas & puérils qu'il a ramassés dans les immondices de l'histoire. A quel propos vient-il nous dire , *qu'autrefois à faute de chandelle , on s'eclairoit avec de petits morceaux de bois sec* ? Pouvoit-il ignorer que l'huile a été en usage de tout temps ? Que fait dans un ouvrage aussi sérieux , la description qu'il a donnée de la fête de l'Ane ? N'avoit-il rien de mieux à nous apprendre que l'invention des Besicles & de la Fayance , & tant d'autres faits indignes de la majesté de l'histoire ? En parlant du Concile de Basle , il rapporte de petites anecdotes jusqu'à présent inconnues. L'enlèvement fait par les Emissaires du Pape , de la serrure de la cassete où l'on gardoit les sceaux du Concile , afin de sceller un acte contraire à ce que les Peres avoient décidé , a quelque chose de co-

mique pour faire paroître l'Empereur de Constantinople , & procurer la réunion de l'Eglise Latine , avec l'Eglise Grecque. Il rapporte exactement les injures atroces qu'il prétend que les Peres du Concile , & les Légats du Pape , se disoient réciproquement , & il finit par le discours que fit au Concile , ce fameux Capitaine Huffire , Procope le Rasé , lequel , à la tête de deux cens Gentilshommes , veut prouver que *les Moines étoient une invention du Diable , & cela pour placer cette Epigramme , qu'on lui répondit par un éclat de risée pendant qu'on avoit répondu aux infortunés Jean Hus , & Jérôme de Prague , par un arrêt de mort.* Il dit dans un autre endroit , que *si l'on regarde le Concile de Basle , par les regles de discipline qu'il donna , on verra d'un côté des hommes très-sages , & de l'autre une troupe de factieux.* Il fait encore à ce sujet des réflexions particulieres & déplacées , qui ne tendent qu'à donner du ridicule à ce Concile. Pourquoi a-t-il négligé ce beau trait si intéressant pour la nation Françoisse ? Que ce fut ce Concile qui par ses Ambassadeurs sollicita fortement le Duc de Bourgogne , Philippe le Bon , de se réunir avec la France. Qu'il l'avoit exhorté à se ressouvenir qu'il étoit Chrétien &

Prince du Sang de France. Que par les maux infinis qu'il avoit causés dans le Royaume, il n'avoit que trop vengé la mort de son pere, qui étoit le crime de quelques Domestiques du Duc d'Orléans, dont le Roi Charles VII, & ses sujets, étoient innocens. Que le Cardinal de Chypre assista de la part du Concile comme médiateur aux conférences d'Arras, qui produisirent la paix entre les deux Princes. Tels sont les faits intéressans qui doivent trouver place dans une histoire sérieuse, au lieu de ceux que M. de Voltaire y a répandus sans ordre & sans discernement. Il est bien plus aisé de jeter sur le papier des traits brillans dictés par une imagination vive, que de passer son temps à choisir à l'aide d'une critique sensée, les faits historiques qu'on veut transmettre à la postérité.

Je ne sçais si dans un ouvrage aussi court que son Histoire Universelle, M. de Voltaire devoit nous faire voyager dans l'Asie & à la Chine, & nous parler de l'histoire des Turcs, mais il vouloit nous apprendre cette anecdote curieuse & instructive *que Mahomet II, avoit donné à un Architecte une rue entiere de Constantinople, dont la possession est demeurée jusqu'à present à sa*

*famille* , & il vouloit conſerver le beau mot de ce Sultan , *qui menacoit le Doge de Veniſe de l'envoyer au fond de la Mer conſommer ſon mariage avec elle*. Ces traits ſont fort intéreſſans.

Je ne blâme cependant pas les éloges que M. de Voltaire a donnés à Mahomet II, ſ'ils ſont vrais ; mais ſi lorsqu'on écrit l'hiſtoire , on doit en rapportant les belles actions des Princes , parler en même temps de leurs défauts , ne devoit-il pas rapporter le trait d'inhumanité de ce Sultan , qui trancha de ſa propre main la tête à la belle Irene , qu'il avoit regardé comme ſon épouſe pendant près d'un mois ?

Mais je ne puis pardonner à M. de Voltaire d'avoir dit tant de mal & de fauſſetés de ſes Rois. Avec quelle audace oſe-t-il avancer , page 205 , *que ce qui eſt déplorable, c'eſt que Louis XII, pere de ſon peuple , favorifoit en Italie les barbaries du Pape Alexandre VI, lui abandonnoit le ſang de ſes viſtîmes & ſecondoit toutes ſes violences*. M. de Voltaire ſ' imagine nous en impoſer avec ces termes ampoulés & gigantesques , indignes de la ſimplicité avec laquelle l'hiſtoire doit être écrite , & nous faire croire de pareilles infamies d'un Prince dont toute la France

adoroit les vertus, & qu'elle avoit surnommé son pere. M. de Voltaire est le premier à dire, page 29, en cherchant à justifier ce Pape Alexandre VI, que les historiens du temps accusent d'avoir voulu empoisonner plusieurs Cardinaux pour s'emparer de leurs richesses, *qu'on ne cite personne qui en ait fait l'aveu, & qu'il paroît bien difficile qu'on en fût informé*; & lui quel Auteur cite-t-il au sujet de Louis XII, pour lui imputer un crime si atroce? Ne devoit-il pas se servir de ce raisonnement pour justifier un de ses plus grands Rois? Il n'a jamais sçu sans doute ce beau mot de Louis XII, qui fait connoître toute la beauté & la bonté de son caractère, *que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orléans\**. M. de Voltaire qui est toujours en contradiction avec lui-même, ne se souvenoit pas lorsqu'il a si mal parlé de Louis XII, du bel éloge qu'il avoit fait de lui dans le septieme livre de sa Henriade.

Le sage Louis XII, au milieu de ces Rois,  
S'éleve comme un cedre, & leur donne des loix;

---

\* Louis XII, n'étant encore que Duc d'Orléans, avoit été fait prisonnier par la Trimouille, à la Bataille de Saint Aubin, & quelqu'un voulant l'engager à punir la Trimouille, il répondit ce beau mot.



Ce Roi , qu'à nos Aïeux donna le Ciel propice ,  
 Sur son trône , avec lui fit asseoir la justice.

Je ne dirai rien des autres Princes de l'Europe , dont l'histoire est rapportée dans le troisieme volume ; il y a de bonnes choses , mais M. de Voltaire coupe trop souvent le fil de sa narration , les faits sont noyés dans un torrent de circonstances inutiles , & de réflexions malignes qui troublent la netteté qui devrait être dans son ouvrage. Il ne sçait pas que le grand art d'un historien est de procurer à ses lecteurs le plaisir & la liberté de faire eux-mêmes leurs réflexions sans les prévenir.

Le morceau de cet ouvrage qui m'a le plus choqué , & par lequel je finirai , est l'histoire de Louis XI , dans laquelle il a encore enchéri sur les calomnies qu'on a débitées contre ce Prince. Il avoit beaucoup de vices & de défauts ; je ne prétends pas ici justifier sa mémoire , j'oserai cependant avancer qu'il avoit de très-bonnes qualités. M. de Voltaire est forcé d'en convenir , en disant simplement *qu'il avoit du courage , qu'il sçavoit donner en Roi , qu'il connoissoit les hommes & les affaires , & vouloit que la justice fût rendue ;* & comme s'il se repentoit

de lui avoir donné cette courte louange, il finit par ce trait de satire, *qu'il vouloit qu'au moins lui seul fût injuste*. Peut-on s'exprimer avec tant de méchanceté ! A qui Louis XI pouvoit-il avoir fait une si affreuse confidence ? Ne savons-nous pas que les hommes cachent avec le plus grand soin leurs défauts, & leurs mauvaises qualités, & qu'ils se les cacheroient à eux-mêmes, si leur conscience ne les leur reprochoit pas au fond de leur cœur. De qui M. de Voltaire peut il avoir appris ce trait ? quel Auteur en a parlé ? S'il n'en cite aucun, nous sommes en droit de lui reprocher sa mauvaise foi. Ensuite il tourne ce Prince en ridicule, en disant *qu'il introduisit la méthode Italienne, de sonner la cloche à midi, & qu'il obtint du Pape la permission de porter le surplis & l'aumusse*. Il faut être bien peu instruit de la manière dont l'histoire doit être écrite pour nous apprendre de pareilles platitudes.

Mais ce n'étoit pas encore assez, il falloit rapporter des faits absolument faux, comme lorsqu'il dit, *que Louis XI n'eut pour Confidens & pour Ministres, que des hommes nés dans la fange, & dont le cœur étoit au-dessous de leur état*. Philippe de Commines, l'Amiral de Brezé, les Comtes

Comtes du Maine & de Chabannes , le Seigneur du Bouchage , & autres qu'il recommanda en mourant , à son fils , en disant *qu'il avoit éprouvé depuis long-temps leur droiture & leur habileté* , étoient-ils donc des gens nés dans la fange ?

Puisque M. de Voltaire avoit loué Louis XI de connoître les hommes & les affaires , il ne devoit pas lui reprocher d'élever des gens du tiers-état , quand il leur connoissoit ce mérite & cet esprit particulier propre pour les affaires , qui se trouvoit plus ordinairement parmi *les moyennes gens* , comme on disoit alors. L'ignorance dans laquelle vivoit notre noblesse , uniquement occupée du métier de la guerre , obligeoit ce Prince de chercher dans l'état inférieur , ceux qui se distinguoient par leur mérite. Les commandemens des Armées , les gouvernemens des Provinces , & les grandes charges étoient le partage des personnes de qualité ; mais pour les négociations secrètes & importantes , il se servoit ordinairement de personnes peu considérables par leur naissance , en un mot , il recherchoit avec soin dans tous les états ceux qui pouvoient lui être utiles , & n'épargnoit rien pour les attacher à sa personne ,

On ne trouve que des inconféquences dans les réflexions de M. de Voltaire. Il dit, page 119, *que Louis acheta du Roi d'Angleterre la paix, & que cette conduite lui paroît peu glorieuse ; mais qu'elle paroîtra politique à un homme qui considérera que le Duc de Bourgogne pouvoit prendre le parti du Roi d'Angleterre contre la France.*

Il n'y a personne qui n'ait approuvé la politique de Louis XI en cette occasion ; c'est une des plus sages actions de sa vie. Il termine une guerre qu'il étoit sur le point d'avoir contre deux puissans ennemis. Si cette conduite paroît peu glorieuse à M. de Voltaire, c'est qu'il n'est pas versé dans la politique prudente, sage & raisonnable. Il n'en coûte à Louis que cinquante mille écus d'or, une pension à Edouard, & d'autres pensions à quelques Seigneurs Anglois, qu'il ne paya pas long-temps, avec trois cens chariots de vin.

Et quelques lignes après, M. de Voltaire dit, *qu'il eût été plus digne d'un Roi de France, d'employer à se mettre en état de résister, & vaincre, l'argent qu'il mit à séduire celui qu'il craignoit, & ne devoit pas craindre.* Que ce raisonnement est faux ! M. de Voltaire étoit convenu

que Louis XI avoit du courage , & maintenant il l'accuse de crainte. C'est qu'il ne sçait pas la force des termes. La crainte n'est pas un défaut , mais la peur en est un. Un Prince sage peut , & même doit craindre sans manquer de courage les événemens fâcheux qui peuvent arriver. Louis avec si peu d'argent écarta de ses Etats une guerre qui pouvoit durer très long-temps , être très-onereuse à ses sujets , & lui coûter beaucoup plus qu'il ne dépensoit. Il n'avoit pas peur du Roi d'Angleterre , mais il devoit craindre les désordres que son Armée pouvoit causer dans la France. Il tint donc une conduite très-sage lorsqu'il trouva le moyen de renvoyer Edouard en Angleterre.

Tout le monde sçait que Charles VII , dans la crainte qu'on ne l'empoisonnât , s'obstina à ne point manger , & trouva la mort dans la précaution qu'il voulut prendre pour l'éviter. M. de Voltaire accuse hardiment son fils d'en être la cause , en disant , page 114 , *que la seule crainte dans un pere d'être empoisonné par son fils , prouve trop que le fils pouvoit être capable de ce crime.*

M. de Voltaire ignore sans doute l'axiome ,

qui dit que , *qui prouve trop , ne prouve rien.* Ce qu'il avance ici prouve qu'il ne s'est pas donné la peine de s'instruire de l'histoire de Charles VII. S'il avoit examiné avec attention l'état de la Cour de ce Prince , qui a toujours été fort orageuse , il n'auroit pas fait une réflexion aussi fautive , & donné gratuitement à Louis XI un si horrible caractère.

Je crois que sans faire un jugement téméraire , on peut accuser l'Amiral de Brezé & les autres Conseillers de Charles VII , d'avoir aigri l'esprit du Roi , & contribué à la retraite du fils hors du Royaume. Ces Conseillers , & sur-tout Brezé , n'étoient pas aimés du Dauphin. Il avoit même fait publiquement de grandes plaintes contr'eux , dont ils s'étoient justifiés. Ils avoient peut-être donné de trop malignes interprétations aux traits de jeunesse du fils , dans la crainte de se voir éloignés des affaires par ce jeune Prince. Ils peuvent avoir aliéné l'esprit du pere contre le fils. La vieillesse est un âge , dans lequel les soupçons germent dans le cœur de l'homme plus fortement que dans un autre. Après avoir exagéré les fautes du fils , on fait craindre au pere de plus grands attentats. Il se livre à la défiance , n'ayant

pas assez d'esprit pour mépriser les terreurs paniques qu'on lui inspire ; il s'abandonne sans reflexion & sans reserve à son chagrin. Il prend pour des réalités ce qui n'étoit que des chimeres , & se laisse mourir de faim de peur d'être empoisonné.

Je ne donnerai pas ces réflexions pour des vérités , ce ne sont que de simples conjectures , mais je blâmerai M. de Voltaire d'avoir donné les siennes pour des certitudes , en disant *que la seule crainte dans un pere d'être empoisonné , prouve trop que ce fils pouvoit être capable de ce crime.* Rien n'est plus faux que cette pensée , M. de Voltaire auroit bien dû dans cette occasion se ressouvenir , & faire usage d'une réflexion qu'il a faite page 177 de ses Annales de l'Empire , où il veut excuser le Pape Alexandre VI , dont l'histoire parle fort mal , en disant , *que la haine qu'on portoit à ce Pontife , lui imputa tous les crimes qu'il pouvoit commettre* , & c'est ce que M. de Voltaire auroit dû penser de Louis XI , s'il avoit voulu chercher l'exacte vérité , ou plutôt s'abstenir du trait de satire qu'il a lancé contre ce Prince.

Notre Auteur débite encore avec trop de hardiesse & d'assurance ses idées fausses &

chimériques sur la mort du Duc de Berri , qu'il accuse Louis XI , d'avoir fait empoisonner.

Les circonstances de ce fait qu'il a copiées dans des Auteurs indignes de créance , & qu'il n'ose nommer , sont les suites de la haine que Louis XI s'étoit attirée pour avoir fait punir beaucoup de personnes qui ne l'avoient que trop mérité.

Il avoit de grands sujets de se plaindre de son frere , qui avoit servi de fantôme dans la guerre du bien public. Il avoit cabalé avec les Ducs de Bretagne & de Bourgogne ; enfin , les Historiens du temps font de lui un portrait fort équivoque. Il meurt en peu de temps dans une Province éloignée ; en voilà assez , non-seulement pour soupçonner Louis XI , mais pour l'accuser formellement de l'avoir fait empoisonner , comme le dit M. de Voltaire.

Je ne connois aucun Auteur qui ait positivement parlé de ce fait avant Brantome. Il rapporte dans ses mémoires : » qu'il y avoit cinquante ans , lui étant fort jeune , passant par » Cleri pour aller à Paris , il ouit faire ce conte » à un Chanoine de là , qui avoit près de 80 » ans. Ce Chanoine disoit le tenir d'un fou ,



» qui avoit entendu Louis XI priant dans l'Eglise  
 » se de Cleri , devant l'image de la Vierge ,  
 » la conjura de lui obtenir le pardon du péché  
 » qu'il avoit commis en faisant empoisonner son  
 » frere ».

Ce sont les paroles de Brantome , qui a été  
 suivi par Varillas , Auteur peu sûr , qu'on mé-  
 prise aujourd'hui , & qu'on a blâmé d'avoir  
 encore enchéri sur Brantome , en disant que  
 cela fut entendu par ce fou , lorsque le Roi s'en  
 confessoit dans l'Eglise de Cleri. En tout cas ,  
 voilà un fait bien avéré , qui n'a d'autre fon-  
 dement que la relation d'un fou ; & c'est d'après  
 cet illustre Auteur , que tous ceux qui ont écrit  
 jusqu'à M. de Voltaire , & qu'il a copié , ont  
 avancé ce fait si important. Bouchet Auteur  
 plus ancien que Brantome , parle bien plus po-  
 sitivement dans ses Annales d'Aquitaine. Après  
 avoir rapporté les circonstances de la mort du  
 Duc de Berri , il dit , » lesquelles choses ont  
 » donné grosse occasion de penser que ledit Roi  
 » Louis étoit coupable dudit empoisonnement ,  
 » dont toutefois rien n'a été écrit par les cro-  
 » niqueurs , & quant à moi , je ne le puis  
 » croire ». Philippe de Commines , l'un de nos  
 plus judicieux Historiens , qui avoit eu beau-

coup de part aux affaires sous Louis XI , & qui a écrit après sa mort , ne parle pas même du soupçon de cet empoisonnement. Les hommes toujours injustes reglent les sentimens des autres sur les leurs propres. Louis étoit mécontent , il devoit profiter de la mort de son frere ; cela suffit pour l'accuser d'être coupable de sa mort.

Quelle estime doit-on avoir pour un Historien qui n'écrit que pour dire du mal de ceux dont il parle ? S'il est vrai qu'en Auteur judicieux il doit rapporter également leurs belles actions & celles qui sont blâmables , pourquoi M. de Voltaire a-t-il affecté de ne dire que du mal de Louis XI ? Il y a cependant deux traits de sa vie qui lui font beaucoup d'honneur. Personne n'ignore qu'il étoit ennemi déclaré du Duc de Bourgogne. Lorsque le Duc déclara aux Suisses cette guerre qui lui coûta l'honneur & la vie , Louis XI lui envoya une Ambassade exprès , pour l'en détourner , & lui en faire connoître les suites fâcheuses , mais il ne put lui faire changer de sentiment. L'horrible proposition faite à Louis par le Comte de Campobasso , de lui livrer le Duc mort ou vif , fut non-seulement rejetée avec indignation par

le Roi , mais il en fit instruire le Duc , qui répondit que *si elle eût été vraie , le Roi ne la lui auroit pas découverte*. Ce téméraire & infortuné Prince , paya de sa vie la haine qu'il portoit à Louis XI. Ces faits sont attestés par tous les Historiens.

Tout ce que je puis vous dire , Monsieur ; c'est que je pense que les personnes instruites & sensées , jugeront que le talent de M. de Voltaire pour l'histoire , est très-borné. On ne trouve dans ses ouvrages aucuns faits instructifs & intéressans , ils sont tous remplis de satires , de réflexions inutiles ou fausses , & lorsqu'on les a lus la mémoire & le cœur restent vuides.

Il ne suffisoit pas à M. de Voltaire de nous avoir donné des Tragédies , des Poëmes épiques , des Histoires générales & particulières , il nous manquoit encore des Romans de sa façon pour connoître l'universalité de ses talens ; aussi en a-t-il enfanté plusieurs , parmi lesquels il n'y en a pas un seul digne d'occuper le loisir d'un honnête homme ou de donner à la jeunesse de solides instructions.

J'avois eu dessein de vous parler , Monsieur , de celui qu'il a intitulé , *l'Ingenu histoire véritable , tirée des manuscrits du Pere Quenel* ; mais il

est écrit d'un style bas & rampant , qui seroit à peine souffert dans ces parades que les Histrions débitent devant la plus vile populace ; outre cela , il est rempli de traits contre la Religion , de tant de satires & d'obscénités , que j'aurois honte & que je serois aussi blâmable que M. de Voltaire , si je les mettrois sous vos yeux ; il vous suffira des deux traits suivans , pour vous faire connoître les impiétés & la malignité répandues dans ce Roman.

Il a la hardiesse de faire dire à son Ingénu , dans le Chapitre III , en parlant de l'Evangile , *que ne sçachant dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce Livre étoient arrivées , il ne doutoit pas que le lieu de la scène ne fût en Basse-Bretagne ; & il jura qu'il couperoit le nez & les oreilles à Caïphe & à Pilate , si jamais il rencontroit ces marauds-là.*

M. de Voltaire abuse avec trop de hardiesse & d'impudence de ses talens , lorsqu'il parle avec tant d'impiété & de mépris de ce Livre admirable & divin , sur lequel est fondée notre Religion. Appeller la vie & les miracles de Jésus-Christ , des aventures qui se sont passées sur une scène , & se servir d'expressions si basses & si plates , cela n'est pas soutenable.

M. de Voltaire après avoir déterminé son Ingénu à recevoir le Baptême , il en fait faire la cérémonie par M. l'Evêque de Saint-Malo. Il n'est pas possible de pousser plus loin que fait M. de Voltaire , dans les Chapitres III & IV , le ridicule qu'il fait donner à ce Sacrement , par des gens conviés à un repas à la suite de cette cérémonie. Toutes les expressions qu'il y emploie sont les plus obscènes , les plus licencieuses , & les plus forcées que l'on puisse imaginer.

On pourroit donc dire à M. de Voltaire ce que Boileau disoit aux Poëtes de son temps :

Toutefois n'allez pas goguenard dangereux ,  
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux ;  
A la fin tous ces jeux que l'Athéisme élève ,  
Conduisent tristement le plaisant à la Greve.

Comme M. de Voltaire vouloit que cet Ouvrage fût un chef-d'œuvre d'extravagances , il a joint à la bassesse du style des satyres outrées contre la Cour de France , où se passe la scene de son Roman , & contre les Ministres de ce temps-là. Enfin , voici le titre qu'il donne à son dix-septieme Chapitre : *Comment la Demoiselle Saint-Yves succomba par vertu.* Personne n'a ja-

mais imaginé qu'on pût commettre un crime par vertu : telles sont cependant les maximes morales de la philosophie de M. de Voltaire. Cette proposition auroit besoin d'explication , je me garderai bien cependant de la donner , il faudroit entrer dans le détail des obscénités dont ce Chapitre est rempli , & je craindrois de tomber dans le défaut que je reproche à M. de Voltaire ; il vaut mieux abandonner cet Ouvrage au mépris qu'il mérite.

Je le dis avec les honnêtes gens dont j'ai recueilli les voix , de tous les livres pernicieux qui ont paru depuis plus de cent cinquante ans, il n'y en a point qui aient tant contribué à détruire la Religion & dépraver les mœurs que ceux de M. de Voltaire , dont le nombre est prodigieux ; ils séduisent l'esprit & corrompent le cœur des jeunes gens qui courent après la frivolité , parce qu'ils ne sont pas assez instruits pour connoître le poison caché sous les fleurs de la plus belle diction & des pensées les plus brillantes.

M. de Voltaire auroit dû sçavoir que la Religion & les bonnes mœurs , sont les plus solides fondemens de l'harmonie qui doit régner dans un Etat , & que leur corruption rompanç

les liens de la société civile , ne peuvent produire à la fin que de fâcheuses révolutions. On ne peut donc proscrire avec trop de soin ces sortes d'Ouvrages , & punir avec trop de sévérité ceux qui en sont les Auteurs.

Je vous envoie encore , Monsieur , de petites notes que j'ai faites sur une nouvelle production de M. de Voltaire , qu'il a intitulée : *Epiire à Boileau , ou mon Tombeau* ; c'est un mélange fastidieux de pointes , de pensées plates & inutiles , qui n'orneroient assurément pas le tombeau de cet homme illustre , si on les gravoit dessus : c'est une satire fade contre ce grand Poëte , que les personnes spirituelles & sensées regarderont toujours comme l'oracle du goût , ainsi que M. de Voltaire en convient dans cette Epiire. Il n'est pas difficile de s'appercevoir qu'elle a été dictée par l'opinion qu'il s'est formée qu'il est le meilleur Poëte de son siècle : jaloux de la réputation dont Boileau jouit , & qu'il mérite à si juste titre , M. de Voltaire voudroit élever la sienne sur les débris de celle de son rival ; mais elle est trop solidement établie pour qu'il puisse y faire la moindre breche. Cette Epiire commence par ces vers :

Boileau correct Auteur de quelques bons écrits,  
 Zoïle des Quinault, & flatteur de Louis,  
 Mais oracle du goût, &c.

Cette expression , auteur de quelques bons écrits , est trop méprisante pour ce Poëte. M. de Voltaire a bien de la bonté , de convenir que Boileau soit auteur de quelques bons écrits : on pourroit lui soutenir , sans crainte de se tromper , qu'excepté son Ode sur la prise de Namur , qui n'est pas dans le véritable genre lyrique , parce qu'il n'étoit pas du ressort de son génie , toutes ses autres pieces , chacune dans leur genre , sont d'une perfection sur laquelle ses ennemis , qui étoient en grand nombre , n'ont jamais pu mordre , & l'on ne lui reprochera jamais d'en avoir fait d'indécentes. Lorsque M. de Voltaire se donne les airs de critiquer un Auteur si sage , & d'appeller Boileau flatteur de Louis , c'est un trait de satire bien déplacé contre ce grand Roi.

Qui dit un flatteur , dit une ame basse qui donne à celui auquel il parle des louanges peu méritées , ou lui attribue des vertus qu'il n'a pas. Assurement jamais Prince n'a mieux mé-



rié les éloges que les Auteurs de son siècle lui ont donné , & personne ne l'a loué plus noblement & avec plus de vérité que Boileau.

Après ce début M. de Voltaire tombe dans le bas & le ridicule en parlant de lui-même , & disant à Boileau,

Dans la cour du Palais je naquis ton voisin ;  
Je vis le Jardinier de ta maison d'Auteuil ,  
Qui chez toi pour rimer , plantoit le Chevre-feuil.

Quelles platitudes. Ces faits sont fort intéressans pour Boileau & pour nous : mais comme M. de Voltaire ne feroit pas content s'il ne lançoit la petite satire à propos de rien , il lui dit encore :

Chez ton neveu Dongois , je passai mon enfance ,  
Bon Bourgeois , qui se crut un homme d'importance

Voilà comme M. de Voltaire parle d'un homme qui l'avoit accueilli pendant sa jeunesse ; il est fort reconnoissant. M. Dongois étoit un fort honnête homme , qui avoit mérité par sa capacité & par sa vertu , l'estime du grand Président de Lamoignon , & des premiers Magistrats. Il n'a jamais fait l'important , cepen-

dant comme ces vers sont fort beaux , je suis d'avis qu'on les grave sur la tombe de M. de Voltaire , pour apprendre à la postérité l'histoire de sa jeunesse ; car les moindres traits de la vie des grands hommes sont toujours intéressans :

Monsieur de Voltaire continuant sa satire contre Louis XIV , & contre Boileau , parle d'eux dans ces termes :

Louis avoit du goût , Louis aimoit la gloire ,  
Il vouloit que la Muse assurât sa mémoire ;  
Satirique fameux par ton Prince avoué ,  
Tu pus censurer tout , pourvu qu'il fût loué.

Ces expressions sont bien méprisantes pour ce grand Prince , Boileau n'a jamais censuré que les ouvrages ridicules de son temps. Il n'a point attaqué , la probité , les mœurs & les bonnes qualités des Auteurs , ni de qui que ce soit. M. de Voltaire a bien mauvaise grace de lui reprocher qu'il put censurer tout après avoir lui-même distillé le fiel le plus affreux de ses satires sur les hommes les plus respectables , & même sur Louis XII , & Louis XIV , deux de nos plus grands Rois.

Ensuite M. de Voltaire fait des deux derniers  
ouvrages

ouvrages de Boileau, une critique amère qu'ils ne méritent pas. Elle est conçue dans ces termes :

On admira dans toi jusqu'au style un peu dur ;  
 Dont tu défigurais le vainqueur de Namur.  
 Et sur l'amour de Dieu l'ennuyante homélie,  
 Qu'enfanta tristement l'hiver de ton génie,  
 Et l'équivoque même, enfant plus ténébreux ;  
 D'un père sans vigueur avorton malheureux.  
 Des Muses, dans ce temps, auprès du trône assises,  
 On aimait les talens, on passait les sottises.

Appeler l'Épître de Boileau sur l'amour de Dieu une ennuyante homélie, & la mettre au rang des sottises de son temps, c'est témoigner trop de mépris pour la Religion. Que ne nous dit-il aussi que le Décalogue qui nous ordonne d'aimer Dieu, est une chose ennuyante ? M. de Voltaire a-t-il jamais fait un ouvrage aussi décent que l'Épître de Boileau ? Quelles sottises y a-t-il donc remarqué ? Il auroit bien dû nous les faire connoître sans dire vaguement que c'est une ennuyeuse homélie. Il y a dans cette expression une méchanceté bien gratuite. Lorsque M. de Voltaire blâme cet ouvrage avec tant de hardiesse, il veut sans doute nous persuader de lui préférer son Poème de la Pucelle,

sa Princesse de Babylone , sa Reine de Golconde , son Homme aux quarante écus , son Ingénu , son Dictionnaire Philosophique , sa Philosophie de l'Histoire , &c. &c. & tant d'autres ouvrages qu'il nous a donnés contre la Religion & les bonnes mœurs. C'est à lui qu'il faut dire qu'il y a *long-temps que l'hiver de son génie est arrivé* , & qu'il n'enfante plus que des avortons ténébreux d'un pere sans vigueur.

A quel propos , M. de Voltaire vient-il nous parler dans cette Epître du systême de Law , & nous dire que ,

La triste Arithmétique ,  
Succéda dans Paris à ton art Poétique ,  
Le Duc & le Prélat , le Guerrier , le Docteur ;  
Lisoient pour tous écrits des billets au porteur.

Et ces vers ne sont faits , que pour avoir occasion de nous donner de Monsieur le Cardinal de Fleury , un portrait composé d'éloge , de satire & d'ironie , en ces termes :

Mais si Fleury fut sage , il n'eut rien de sublime ,  
Il négligea les Arts , il haïssoit les vers.

Quelle contradiction ! si le Cardinal de Fleury fut sage , comme M. de Voltaire en convient

avec toute la France , si comme il l'a dit ,

Le Ciel nous l'envoya dans ces temps corrompus ,

il avoit donc les vertus & la sublimité de génie nécessaire à un grand Ministre pour gouverner le Royaume aussi sagement qu'il a fait. Mais, dit M. de Voltaire , il haïssoit les vers : au moins ne haïssoit-il , ni le mérite ni le sçavoir. Il en avoit lui-même , & il avoit l'esprit très-orné , puisqu'il fut choisi pour conduire l'éducation de notre jeune Monarque. Il est vrai que lorsqu'il fut à la tête des affaires , il ne perdoit pas son temps à lire des frivolités poétiques , & les autres mauvais ouvrages de M. de Voltaire , il avoit d'autres occupations plus sérieuses à remplir.

Il faut être bien hardi pour dire , comme fait M. de Voltaire , de ce Ministre :

Mais il fut en secret jaloux de tout mérite.

Avec quelle audace M. de Voltaire ose-t-il lancer cette calomnie contre ce grand Prélat , & lui imputer un vice si contraire à son caractère , & aux vertus dont il étoit orné ; c'est , dit M. de Voltaire , parce que ,

Je l'ai vu refuser poliment inhumain ,  
Une place à Racine , à Crébillon du pain.

Autre fausseté gratuite de M. de Voltaire. Eh ! quels grands services ces deux hommes avoient-ils donc rendu à l'Etat pour en mériter des récompenses. Il n'est pas vrai qu'ils aient jamais été dans l'indigence. Au surplus , ils pouvoient s'enrichir par les mêmes voies que M. de Voltaire a prises , & qui lui ont si avantageusement réussi ; il n'avoit qu'à les leur indiquer.

M. de Voltaire , toujours en contradiction avec lui-même , devoit bien se ressouvenir de l'éloge qu'il a fait du Cardinal de Fleury dans le septieme Chant de la Henriade , page 150 , en parlant de la jeunesse de notre auguste Monarque.

O toi prudent Fleury , veille sur son enfance ,  
Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux ,  
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux , &c.

De pareilles contradictions ne font que trop connoître le dérèglement du génie de l'Auteur. Après s'être évaporé dans ces indécentes satires , il prend le ton vertueux , & chante ses propres

louanges avec cette complaisance, & cet orgueil dont les Poëtes font ordinairement pêtis.

Non, ma Muse m'appelle à de plus hauts emplois;  
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.

M. de Voltaire s'y prend bien tard, à l'âge de soixante-quinze ans, *dans l'hiver de son génie*, après n'avoir pendant toute sa vie travaillé qu'à corrompre notre Religion & nos mœurs. Croit-il par les lieux communs de la morale qu'il débite dans son Epitre, nous persuader d'aller chercher dans ses écrits des principes de vertu? Et comment prêche-t-il cette vertu? c'est en nous proposant pour exemple celle qu'il prétend pratiquer. *Je fais le bien que j'aime*, dit-il. On ne lui conteste pas les bonnes actions qu'il peut faire, & qu'il décrit avec tant d'emphase dans cette Epitre; mais on croit que la véritable vertu est plus humble, qu'elle est dépouillée de tout orgueil, & qu'elle n'embouche pas la trompette pour s'annoncer à tout l'Univers; il lui suffit qu'elle soit connue de Dieu seul.

M. de Voltaire n'a-t-il pas trop de présomption, lorsqu'il dit à la fin de cette Epitre :

Tandis que j'ai vécu l'on ma vu hautement  
 Aux badauts effarés, dire mon sentiment ;  
 Je veux le dire encor dans les royaumes sombres ,  
 S'ils ont des préjugés , j'en guérirai les ombres.

M. de Voltaire pourroit se tromper dans son projet. Il trouvera parmi les ombres des génies sages, intelligens, instruits, qui ne donnent pas dans la frivolité, & qui sont sans doute instruits des principes de cette fausse Philosophie qu'il prône dans ses écrits avec rant de hauteur. Ils pourroient bien lui faire connoître les défauts qui sont dans ses ouvrages, & détruire au contraire ses propres préjugés. Boileau ne laissera peut-être pas passer la satire dont nous parlons, sans en démontrer le ridicule & la fausseté, quoique M. de Voltaire lui dise :

A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu ,  
 M'enivrant du nectar qu'on boit dans ce beau lieu ,  
 Secondé de *Ninon* , dont je suis légataire,  
 J'adoucirai les traits de ton humeur austere.

Je ne sçais s'il y pourroit réussir. Les Auteurs, & M. de Voltaire tout le premier, souffrent trop impatiemment les satires qu'on fait



contr'eux , & les défauts qu'on leur reproche.

Je n'ai jamais ouï dire que les courtisannes fussent admises dans les Champs Elisées. Il faut pourtant que cela soit , puisque M. de Voltaire y choisit pour compagnie & pour s'enivrer avec lui, la fameuse Ninon-Lenclos , qui a passé toute sa vie dans le dérèglement le plus éclatant.

M. de Voltaire ne peut s'empêcher de donner du ridicule à nos cérémonies , en les mêlant mal-à-propos avec la Fable. Il finit son Epître par ces deux vers :

Partons , dépêche-toi Curé de mon hameau,  
Viens de ton eau benite asperger mon tombeau.

Ceux qui descendent aux Champs Elisées , n'ont pas besoin de cette cérémonie. Il n'est cependant pas bien sûr que M. de Voltaire y soit admis ; car je crois que Minos, juge sévère, & *qui n'aime pas la Poésie* , en exclut & fait punir ceux qui pendant leur vie ont travaillé à corrompre la Religion & les mœurs ; & quoique M. de Voltaire dise , en parlant de ceux qu'il regarde comme ses ennemis , parce qu'ils ont critiqué ses ouvrages :

Des serpens d'Alecton je les verrai fesser ,  
Fiv

Minos pourroit bien faire donner à M. de Voltaire sa part de cette correction.

Je terminerai , Monsieur , l'examen des ouvrages de M. de Voltaire , par celui du siècle de Louis XIV \*. Cet écrit est marqué au coin de la singularité que cet Auteur a imprimée sur tous ceux qu'il nous a donnés. J'ai déjà dit qu'il s'étoit plaint dans son essai sur la Poésie , *qu'on avoit accablé presque tous les arts de regles , dont la plupart sont inutiles ou fausses.* Il avoit ses raisons pour parler ainsi , parce que s'étant laissé emporter à la vivacité de son imagination , il n'a jamais pu s'astreindre , lorsqu'il a voulu composer un ouvrage , à consulter les véritables regles pour former des plans sensés , dans lesquels on pût reconnoître l'ordre & la régularité qui doivent y présider. Il séduit par la magie de sa diction ; la rapidité de son style , & la variété des objets qu'il présente , mettent ses lecteurs hors d'haleine , & leur ôtent le temps de la réflexion sur les défauts répandus dans ses ouvrages. Je ne releverai pas

---

\* J'avertis les lecteurs que tous les passages de cet ouvrage que je citerai , sont pris de l'édition en quatre volumes , de l'année 1753 , à Leypsic.

tout ce qu'il y a de reprehensible dans son histoire du siècle de Louis XIV , il faudroit un trop gros volume ; je me contenterai seulement de faire remarquer quelques-unes des défauts qui m'ont paru les plus frappantes.

M. de Voltaire fait souvent penser les personnes qu'il met sur le théâtre de son histoire , comme il pense lui-même. Les traits satiriques qu'il ne peut s'empêcher de lancer lorsqu'ils se présentent , déshonorent son ouvrage. Un défaut trop souvent réitéré qu'on y remarque , est de citer des faits hasardés ou faux , rapportés par les Historiens du temps , pour avoir le plaisir d'en faire de longues réfutations. Il a oublié qu'un Auteur judicieux , doit garder sa critique pour lui seul , & qu'elle ne doit jamais paroître dans ses écrits. Il ne peut s'empêcher d'interrompre les faits intéressans pour en rapporter d'inutiles & petits. Par exemple , à l'occasion de la magnificence qui commençoit à s'introduire à la Cour de France , il parle d'un Curé de Paris\* , qui anathématisoit les spectacles qu'on y représentoit , & disoit

---

\* Tome troisième , page 6.

qu'on étoit damné pour y assister ; que l'Abbé de Beaumont Précepteur du Roi , calma les scrupules de la Reine , & qu'il y avoit à ces spectacles un banc pour les Evêques. Il fait à propos de rien une dissertation pour nous apprendre les sentimens des Luthériens , des Calvinistes , & des Jansénistes sur la Comédie , & il nous donne son jugement sur les mauvaises pieces qu'on avoit représentées à une fête brillante que Louis XIV avoit donnée. Enfin , les portraits faits par M. de Voltaire , ne sont pas assez correctement dessinés , & sont trop souvent gâtés par le fiel dont ses pinceaux sont abreuvés. Celui qu'il fait du Cardinal de Retz , *tome 1 , page 60* , est trop licencieux pour en parler ; celui qu'il fait du Parlement de Paris , *page 61* , est ridicule & de la plus grande fausseté. Il est vrai qu'il est terminé par une pensée fort spirituelle , en disant *qu'il ne ressembloit pas plus aux Parlemens tenus par nos Rois , qu'un Consul de Marchands de Smirne ou d'Alep , ressemble à un Consul Romain*. Une pareille expression doit paroître bien plate & bien basse aux personnes sensées. J'admire en même temps la hardiesse & la méchanceté d'une autre

réflexion fatirique qu'il fait , *page 77* , contre ces Magistrats , ainsi que le portrait du Maréchal de Luxembourg , *page 67* , & celui du Maréchal de la Feuillade , *page 179*. Ils sont écrits avec trop de malignité pour les relever.

Le Portrait qu'il fait du grand Prince de Condé , *tom. 1 , pag. 70* , est de la dernière insolence ; il le termine par ces paroles : *Que ce Prince encouragea le Marquis de Jarzai à faire une déclaration d'amour à la Reine , & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser*. Peut-on s'exprimer ainsi ! Il prend aussi la liberté de donner à ce Prince des avis sur la conduite qu'il auroit dû tenir.

Il convient bien à M. de Voltaire de critiquer la conduite de ce grand Prince.

Après avoir fait un beau portrait du Duc de Vendôme & du grand Prieur , son frere , M. de Voltaire devoit bien nous épargner les basses & dégoûtantes minuties qu'il y a insérées. C'est marquer un trop mauvais goût pour écrire l'Histoire.

Après nous avoir parlé , *tom. 1 , p. 106* , de la mort de ce fameux usurpateur du Trône d'Angleterre , Olivier Cromwel , M. de Voltaire nous dit que Richard Cromwel avoit un génie bien différent de son pere ; qu'il aima mieux se

démettre du gouvernement que de régner par des assassinats ; qu'après sa démission du Protectorat il voyagea en France , & , dit M. de Voltaire , *on sçait qu'à Montpellier le Prince de Conti , frere du Prince de Condé , en parlant à Richard Cromwel , sans le connoître , lui dit un jour : Olivier Cromwel étoit un grand homme , mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas sçu jouir des crimes de son pere.* La patience échappe lorsqu'on entend M. de Voltaire imputer la plus horrible de toutes les maximes au Prince de Conti , qui portoit dans son cœur les sentimens les plus vertueux & les plus nobles. Cette imputation a été inventée par quelqu'un de ces hommes méchans , qui , pour la faire valoir , a eu l'audace de l'attribuer au Prince de Conti , & M. de Voltaire est encore plus blâmable de la rapporter. Est-ce sur des *on sçait* , qu'on doit rapporter de pareilles méchancetés ? ainsi que cette parole impie qu'il attribue , *tom. 2 , p. 48 , à l'Archevêque de Rheims , frere de M. de Louvois , au sujet du Roi d'Angleterre , Jacques II , qui fut détrôné en 1688 : Voilà un bon homme , qui a quitté trois Royaumes pour une messe.*

Les deux premiers Volumes contiennent des narrations de faits entassés les uns sur les autres ,

fans aucune liaison ; il faut , pour y comprendre quelque chose , être très-instruit de l'Histoire de Louis XIV. M. de Voltaire néglige les principaux faits , pour en circonstancier d'autres fort inutiles.

S'il nous rapporte , *tom. 1 , p. 110* , la venue de la Reine de Suede en France , c'est pour nous parler de l'assassinat qu'elle fit faire à Fontainebleau de son Ecuyer Monaldeschi , & pour faire cette réflexion satirique , *que la France ferma les yeux sur cet attentat , contre l'autorité du Roi , contre le droit des nations & contre l'humanité*. Cependant personne n'ignore que Louis XIV envoya ordre à cette Princesse de sortir du Royaume ; punition méprisante , qui fait voir qu'on ne ferma pas les yeux sur cet attentat.

Il rapporte , *tom. 1 , p. 113* , que Louis XIV aimoit éperduement Mademoiselle Mancini , niece du Cardinal Mazarin ; que celui-ci presenta adroitement la Reine mere sur cet amour , en lui disant : *Je crains bien que le Roi ne veuille trop fortement épouser ma niece , & que la Reine lui répondit : si le Roi étoit capable de cette indignité , je me mettrois avec mon second fils à la tête de toute la Nation , contre le Roi & contre vous*. Mazarin , continue M. de Voltaire , ne

*pardonna jamais , dit-on , cette réponse à la Reine.* Lorsqu'on a la hardiesse de rapporter des faits si graves , est ce sur des *dit-on* , qu'ils doivent être appuyés ? De qui M. de Voltaire a-t-il pu les apprendre ? Mazarin le plus délié politique de l'Europe & le plus dissimulé , a-t-il jamais pu faire une pareille confidence , pour être parvenue jusqu'à M. de Voltaire ? Peut-il avancer des faits si faux , sur-tout lorsque tout le monde sçait que Mazarin renvoya sa niece en Italie , pour empêcher que le Roi ne prît trop d'attachement pour elle.

Je parlerai peu , car il faudroit y revenir trop souvent , des fausses réflexions politiques que M. de Voltaire a répandues dans les deux premiers volumes de cet ouvrage ; je rapporterai seulement celle-ci , qu'il fait à l'occasion de la mort du Cardinal Mazarin. » Si un génie , tel que le  
 » Pape Alexandre VI ou Borgia son fils , avoit  
 » eu la Rochelle à prendre , il auroit invité dans  
 » son camp les principaux chefs des Huguenots  
 » sous un serment sacré , & se feroit défait  
 » d'eux , Mazarin feroit entré dans la ville deux  
 » ou trois ans plus tard , en gagnant & divisant  
 » les Bourgeois. Dom Louis de Haro n'eut pas  
 » hasardé l'entreprise. Richelieu entra dans la



» Rochelle en conquérant , &c. » Que de chimères & de pensées fausses dans ces réflexions isolées , qui n'ont aucune liaison ni rapport avec ce qui précède & ce qui suit.

J'ignore si M. de Voltaire est fort exact dans les descriptions qu'il nous donne des batailles ; ce que je sçais , c'est que les bons Historiens sont fort réservés sur ces détails , parce qu'il est presque impossible d'être instruit de toutes les circonstances d'un combat & des actions particulières qui se passent à l'avant ou à l'arrière-garde , à la droite ou à la gauche d'une armée. Je crois que M. de Voltaire a écrit sur de bons mémoires , & qu'il est fort instruit ; mais les relations qu'il nous donne me paroissent trop circonstanciées , elles deviennent ennuyeuses par leur longueur , parce que ces sortes de détails n'ont rien d'intéressant ; il auroit bien fait d'en supprimer la meilleure partie , aussi-bien que les petits faits inutiles & minutieux qu'il met à la suite ; tels sont ceux-ci , qu'il rapporte , *tom. 2 , p. 75* : il dit , à l'occasion de la bataille de Steinkerque , que , *les hommes portoient alors des cravates de dentelles , qu'on arrangeoit avec assez de peine & de tems. Les Princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat , avoient passé négli-*

*geamment ces cravates autour du cou. Les femmes portèrent des ornemens faits sur ce modele , on les appella des Steinkerques ; toutes les bijouteries nouvelles étoient à la Steinkerque. Il dit ensuite , pag. 76 , ce bon mot , à l'occasion de la bataille de Nerwinde , gagnée par M. de Luxembourg, dans laquelle nous avons perdu huit mille hommes & les ennemis douze mille , on disoit qu'il falloit chanter plus de De profundis que de Te Deum , & que la Cathédrale de Paris étant remplie de drapeaux ennemis , on appelloit M. de Luxembourg le tapissier de Notre-Dame. M. de Voltaire n'avoit-il rien de plus intéressant à nous apprendre que ces platitudes ?*

M. de Voltaire convient lui-même de l'inutilité des faits qu'il rapporte , après avoir fait une relation postiche du siege de Candie par les Turcs , lorsqu'il dit , pag. 66 , que *Louis XIV étoit peu touché de ces événemens étrangers*. Nous en faisons de même à l'égard de ceux que M. de Voltaire nous présente , & qu'il a répandus en si grand nombre dans ses deux premiers volumes. Je les abandonnerai donc à leur inutilité , & je passerai au troisieme volume , pour parler de l'histoire de l'homme au masque de fer , dont il fait le récit , pag. 11. Il l'avoit rappor-  
tée

tée dans la première édition de son Ouvrage ; il l'avoit supprimée dans la seconde , mais il l'a remise dans celles qu'il a fait depuis.

Quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin , dit M. de Voltaire , il arriva un événement qui n'a point d'exemple , & ce qui est non moins étrange , c'est que tous les Historiens l'ont ignoré. De qui M. de Voltaire peut-il donc l'avoir appris ? Pour moi je crois le fait très-apocriphe, avec d'autant plus de raison qu'il est dépourvu de toute vraisemblance. « On » envoya , dit-il , dans le plus grand secret au » Château de l'Isle de Sainte-Marguerite , un » prisonnier inconnu , d'une taille au-dessus de » l'ordinaire , de la figure la plus belle & la plus » noble ; ce prisonnier portoit un masque dont » la mentonnière avoit des ressorts d'acier qui » lui laissoient la liberté de manger : on avoit » ordre de le tuer s'il se découvroit. Voici ce » qui arriva les premiers jours qu'il étoit dans » l'Isle..... Un jour le prisonnier écrivit avec » un couteau sur une assiette d'argent , qu'il » jetta par la fenêtre vers un bateau qui étoit » sur le rivage , presqu'au pied de la rour ».

1°. Personne n'ignore qu'on ne laisse jamais aux prisonniers , sur-tout à ceux qui sont étroi-

tement gardés , aucun couteau ni ferrement ; dans la crainte qu'ils n'attendent à leur vie.

2°. Quand ce prisonnier en auroit eu un , il n'auroit pas été possible qu'il pût écrire avec un couteau , ou plutôt graver quelque chose sur une assiette d'argent. Tout le monde sçait que les Graveurs sur métaux se servent de burins extrêmement acérés & tranchans , sans lesquels ils ne pourroient pas graver.

3°. Comment le prisonnier auroit-il pu cacher une assiette d'argent , sans que le Gouverneur , qui le servoit lui-même , s'aperçût qu'il ne rendoit pas le nombre de celles qu'on lui avoit servi.

Enfin , en supposant même qu'il eût pu écrire sur une assiette , cet homme gardé avec tant de soin , eût-il été mis dans une chambre dont la fenêtre , donnant sur la campagne , eût été si grande & les mailles de la grille si larges qu'il eût pu faire voler une assiette au travers ? Puisque la fenêtre donnoit sur la campagne , ne pouvoit-il pas parler aux passans ? Si les barreaux étoient serrés , il falloit rouler cette assiette comme un cornet , ce qui n'est pas facile sans une grande force , auquel cas elle seroit tombée au pied de la tour dans le fossé , car

fans doute il y en a un à ce Château. Il étoit donc impossible que le prisonnier pût lancer cette *assiette*, avec assez de vigueur pour lui faire franchir le fossé, & la jeter, comme dit M. de Voltaire, vers un bateau qui étoit au rivage. Un pêcheur à qui ce bateau appartenoit, ramassa l'*assiette* & la rapporta au Gouverneur, &c. &c.

On pourroit demander à M. de Voltaire qui peut lui avoir appris les circonstances de ces faits, qu'il dit être arrivés quelques mois après la mort du Cardinal Mazarin, en l'année 1661. M. de Voltaire qui écrit cette anecdote en 1753, c'est-à-dire après quatre-vingt-quatre ans, dit page 14, que parmi les témoins de ce fait, il y en a un très-digne de foi qui vit encore : il devoit être fort âgé en 1753, & avoir vu ce fait étant bien jeune. Comme M. de Voltaire ne nous dit point de qui il tient cette anecdote, il nous permettra de la regarder comme absolument fautive.

Il est étonnant que M. de Voltaire s'éloigne si souvent de son objet pour nous dire des choses contradictoires & fatiriques. Après avoir fait de M. de Colbert un si beau portrait dans ces vers de la *Henriade* :

G ij

Toi dans le second rang le premier des humains,  
Colbert c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,  
Fille de tes travaux, vint enrichir la France,  
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, &c.

il parle fort mal de ce Ministre , *tome 3 , page 17* , & rapporte cet affreux Sonnet que Hainaut fit contre lui , & qu'on ignoreroit aujourd'hui si Monsieur de Voltaire ne l'avoit pas rapporté. Pourquoi ramasser ces infamies dégoûtantes du fiel que l'envie vomissoit contre ce grand Ministre ?

Il est bien indécent à M. de Voltaire\* , de parler de Bussi Rabutin pour rapporter un couplet de ces vers obscènes & satiriques , faits contre Louis XIV. C'est donner aux jeunes gens le desir de voir le Roman licentieux composé par Bussi , qui ne peut servir qu'à corrompre leur esprit & leurs mœurs.

On peut encore blâmer avec raison ce que M. de Voltaire rapporte de M. de Louvois , *tome 3 , page 50* ; j'y renvoie les lecteurs , ils décideront de l'indécence contenue dans cet

---

\* Tome 3 , page 44.

article , & de l'interprétation qu'on y peut donner.

Pourquoi M. de Voltaire , à propos du mariage de Mademoiselle de Montpensier , avec le Comte de Lausun , nous dit-il , tome 3 , page 51 , *que les filles des Souverains de l'Asie plus puissans & plus despotiques qu'un Roi de France n'épousent jamais que des esclaves de leurs peres ?* Voudroit-il introduire chez nous la liberté des mariages sans aucun égard pour les conditions ? Il ne nous cite l'exemple de ces Souverains , que pour avoir occasion de faire une critique de la conduite de Louis XIV , au sujet du mariage de Mademoiselle de Montpensier , avec M. de Lausun.

*On blâma ce Prince , dit M. de Voltaire , d'avoir permis ce mariage , on le blâma de l'avoir défendu\* . Mais ce même Prince qui s'étoit attendu en manquant de parole à Mademoiselle , & à Lausun , fit enfermer celui-ci au Château de Pignerol , pour avoir épousé en secret la Princesse qu'il lui avoit permis d'épouser en public . Il y a bien de la malignité dans ce récit . Cependant une partie de ces faits est absolument fausse .*

---

\* Tome 3 , page 52.

Laufun fut envoyé à Pignerol , aussitôt après la rupture de son mariage , pour avoir manqué au Roi par des reproches & des discours trop insolens & trop audacieux. Ce furent les Princes & les Grands Seigneurs de la Cour , qui pour empêcher une Princesse du Sang de se mésallier , engagèrent le Roi de retirer une parole qu'il avoit donnée trop facilement à un homme qui ne méritoit pas les bontés que son maître avoit pour lui. Laufun n'épousa secrètement Mademoiselle ( s'il l'épousa ) qu'après être sorti de prison.

M. de Voltaire fait , *page 60* , une dissertation & des réflexions bien déplacées à l'occasion de la mort de Madame Henriette d'Angleterre , Duchesse d'Orléans , que l'on disoit avoir été empoisonnée. A quel propos fait-il le détail des faussetés publiques , que l'on débitoit au sujet de cette mort , puisqu'il convient lui-même qu'elle étoit arrivée par les suites d'une maladie étrangere au poison ?

Mais c'est que M. de Voltaire vouloit nous faire le détail des dissensions qui régnoient en ce temps-là dans la maison de Monsieur , entre ses Domestiques & ceux de Madame , & parler aussi mal qu'il fait de M. de Turenne , en di-



sant , page 61 , qu'il n'est que trop vrai , qu'une foiblesse & une indiscretion du Vicomte de Turenne , avoient été la cause de toutes ces rumeurs odieuses qu'on se plaît encore à réveiller. Et pourquoi les réveille-t-il lui-même si mal à propos ? M. de Turenne étoit , continue M. de Voltaire , à soixante ans amoureux de Madame de Coatquen , & sa dupe , comme il l'avoit été de Madame de Longueville. Je voudrois , lorsqu'on parle des grands hommes , qu'on épargnât leurs foiblesses , sur-tout lorsqu'elles ne leur ont fait faire aucunes actions contraires à leur devoir. Il est vrai que dans l'occasion dont il s'agit , M. de Turenne fit une faute. Il n'y avoit que le Roi , M. de Turenne & M. de Louvois qui sçussent les causes secretes du voyage de Madame en Angleterre , qu'on cachoit à Monsieur. M. de Turenne le confia à Madame de Coatquen , qui le révéla au Chevalier de Lorraine son amant. Le Roi surpris de ce que ce secret étoit divulgué , s'en plaignit à M. de Turenne & à Monsieur de Louvois , & demanda qui d'eux trois avoit été l'indiscret. M. de Turenne fit connoître en cette occasion qu'il étoit aussi honnête homme que grand Capitaine. Il avoua que c'étoit lui. Sur le champ il alla chez Ma-

dame de Coatquen , lui faire les plus sanglans reproches , & la quitta pour toujours. D'ailleurs la négociation pour laquelle Madame étoit allée à la Cour d'Angleterre , n'ayant pas réussi , cette affaire n'eut aucunes suites. Puisque M. de Voltaire vouloit parler de la faute de M. de Turenne , il devoit bien y mettre ce correctif. C'est ainsi qu'en auroit agi un Historien sage & sensé. Il n'auroit pas encore fait comme M. de Voltaire , *tome 1 , page 69* , une satire outrée contre ce grand homme , & ne l'auroit pas accusé faussement d'une chose horrible. Il n'auroit pas , comme M. de Voltaire , pour faire le bel-esprit & le plaisant , rapporté à la même page , une fadeur & une puérité qu'il attribue au Maréchal d'Hoquincourt , & il n'auroit pas fait faire une déclaration d'amour à la Duchesse de Longueville , par M. de la Rochefoucaut , *lorsqu'il reçut au combat de St. Antoine un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque temps la vue*. Il falloit que Monsieur de la Rochefoucaut fût bien amoureux , pour dans le temps qu'il avoit perdu la vue , faire ces deux mauvais vers :

Pour mériter son cœur , pour plaire à ses beaux yeux ,  
J'ai fait la guette aux Rois , je l'aurois faite aux Dieux ,

Je voudrois bien ſçavoir comment un coup de mouſquet que reçoit un homme , peut lui faire perdre la vue ſans lui caſſer la tête. Telles ſont les beautés dont M. de Voltaire orne ſes ouvrages.

M. de Voltaire auroit bien pu ſe diſpenſer , dans un Ouvrage auſſi court que le ſien , de nous parler des fauſſetés répandues dans le public à l'occaſion de la mort de la Reine d'Eſpagne , pour les réfuter : & pourquoi nous donner une diſſertation ſur les empoiſonnemens , ſur la maniere dont ils ſ'introduiſirent en France \* , & ſur les horreurs dont ils furent cauſe , pendant qu'il n'églige les faits inſtructifs & intéreſſans ? Que fait en cet endroit l'hiſtoire de la Brinvilliers , de ceux qui furent ſes complices & qui furent punis avec elle ?

Je déſirerois que M. de Voltaire ne fût pas ſi ſouvent en contradiction avec lui-même. Après avoir parlé , *tom. 3 , p. 71* , de Mademoiſelle de Fontange , de Madame de Montespan & de Madame de Maintenon , qui , ſelon lui , tenoient toute la Cour en ſuſpens , il dit , *pag. 72* : *Je croirois même que ces intrigues de Cour , étran-*

---

\* Tome 3 , page 60.

geres à l'Etat , ne devroient point entrer dans l'Histoire , si le nom de Louis XIV ne rendoit tout intéressant , & si le voile de ces mysteres n'avoit été levé par tant d'Historiens qui la plupart les ont défigurés. Et pourquoi en parle-t-il lui-même ? Croit-il avoir réparé ce que les Historiens ont gâté ? Il devoit les passer sous silence & ne pas lever lui-même le voile dont le temps avoit couvert ces mysteres. Non , le nom de Louis XIV ne rend point intéressans les petits faits & les platitudes dont M. de Voltaire surcharge ses écrits.

Il en devoit être de même de la réfutation que M. de Voltaire fait sérieusement , page 75 , des bruits populaires qui s'étoient répandus au sujet des mariages de Mademoiselle de Nantes avec M. le Duc de Chartres , & de Mademoiselle de Bourbon avec M. le Duc du Maine. Ces fausserés ne devroient pas trouver place dans une Histoire sérieuse.

Je releverai encore un fait que je crois faux ; qui regarde Madame de Maintenon , tom. 3 , p. 82 , en disant « qu'après la mort de M. Scarron , sa veuve fit long-temps solliciter auprès du Roi une petite pension de 1500 liv. dont Scarron jouissoit ; enfin , au bout de quelques

» années le Roi lui en donna une de 2000 liv.  
 » en lui disant , Madame , je vous ai fait atten-  
 » dre long-temps , mais vous avez tant d'amis  
 » que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de  
 » vous ».

Quoique le témoignage de M. le Cardinal de Fleury soit cité par M. de Voltaire, nous sçavons que pour se donner plus de relief & d'autorité, il cite souvent des personnes du premier rang, qui étant mortes ne peuvent le démentir, Je respecte beaucoup le témoignage de M. le Cardinal de Fleury, mais il ne s'agit que de sçavoir s'il a dit à M. de Voltaire ce fait, dont personne n'avoit parlé avant lui. Je crois que ce prétendu bon mot n'étoit pas de la dignité que Louis XIV mettoit dans tous ses discours; il avoit d'ailleurs trop de bonté pour faire attendre si long-temps une grace qu'il avoit résolu de faire à une femme de condition qui étoit dans l'indigence.

Quoique je sois un Auteur sans considération, je citerai cependant le témoignage d'un homme très-respectable; c'est M. l'Abbé Fleury, Auteur de l'Histoire Ecclésiastique, qui avoit été Sous-précepteur de M. le Duc de Bourgogne & des Princes ses freres, & ensuite Confesseur de

Louis XV. Après mes études j'ai vécu familièrement avec M. l'Abbé Fleury , les six dernières années de sa vie , parce que j'étois intime ami de son petit neveu : je lui ai ouï dire que dans le temps que la veuve Scarron faisoit solliciter pour obtenir la pension de son mari , on avoit inspiré au Roi une espece de mépris pour cette Dame , qui avoit beaucoup d'esprit , & qu'on la lui avoit fait regarder comme une de ces femmes sçavantes , dont Moliere se moquoit dans ses Comédies : on avoit même insinué au Roi que la veuve Scarron , en le remerciant , lui feroit un long & ennuyeux discours rempli de littérature ridicule , & que Louis XIV peu de temps après la mort de Scarron , & non pas *au bout de quelques années* , lui accorda la pension , en disant que c'étoit à condition qu'elle ne viendrait pas le remercier. Cela est bien différent de ce que M. de Voltaire avance : ce que je puis certifier & assurer , c'est que je n'ai pas deviné ce fait , & que je l'ai ouï dire plusieurs fois à M. l'Abbé Fleury. Les lecteurs en croiront ce qu'ils jugeront à propos.

J'aurois encore désiré que M. de Voltaire n'eût pas rapporté ce trop indiscret bon mot du Comte d'Aubigné , frere de Madame de Main-

renon , ancien Lieutenant-Général ; qui ne fut pas Maréchal de France , au Maréchal de Vivonne , frere de Madame de Montespan , *qu'il avoit reçu son bâton de Maréchal en argent comptant.*

Entre les beaux morceaux d'Histoire , dont M. de Voltaire a orné son siecle de Louis XIV, j'admire le tableau qu'il nous présente des dernieres années de la vie de ce Prince : comblé de gloire , dit M. de Voltaire , il voulut mêler aux fatigues du Gouvernement , les douceurs d'une vie privée. Il les trouva dans la décence de l'union qu'il contracta avec Madame de Maintenon. Elle lui aida à soutenir , en le partageant , le poids des adversités dont sa vieillesse fut traversée sans en être accablé. Il met dans un beau jour la constance de ce Prince & le détail de sa mort est digne du Héros dont il parle. Enfin , les belles actions de ce Monarque , à commencer dès le temps qu'il prit les rênes du Gouvernement de son Etat , sont écrites avec une grandeur & une noblesse dignes de lui. Quel admirable ouvrage , s'il ne falloit pas en écarter une infinité de traits inutiles , de fatires & de réflexions qui coupent à chaque instant le fil de ses narrations ! Il n'a pas

venu la parole qu'il nous a donnée , tome 1 , page 194 , lorsqu'il a dit que *son dessein étoit de peindre les principaux caractères des révolutions , & d'écarter la multitude des petits faits pour laisser voir les seuls considérables.* Pourquoi donc n'a-t-il pas écarté ceux qui offusquent cet ouvrage , & entr'autres cette indécente réponse du Comte d'Aubigné à Madame de Maintenon , qui se plaignant de la servitude attachée aux grandeurs du monde , lui répondit \* , *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le pere.*

N'est-ce pas manquer de jugement , lorsqu'après avoir rapporté tant de belles choses de Louis XIV , M. de Voltaire cherche à rabaisser la gloire de ce Prince par la malignité des réflexions satiriques qu'il fait contre lui. Il s'exprime ainsi , tome 2 , page 35 ; *Cette soif de gloire qui portoit Louis XIV à se distinguer en tout des autres Rois , paroissoit encore dans la hauteur qu'il affectoit avec la Cour de Rome.* Page 39. *Voilà comme le Roi au comble de sa gloire , indisposa ou dépouilla , ou humilia tous les Princes.* Et page 208 , *les Ministres Hollandois parlerent en vainqueurs , & rendirent au Ministre du plus fier de tous les Rois , les hauteurs dont il les avoit accablés en 1671.*

---

\* Tome 3 , page 87.



M. de Voltaire devoit bien nous citer les Auteurs chez lesquels il a puisé de pareilles réflexions.

Lorsqu'il parle de l'admirable constance avec laquelle Louis XIV vit périr presque toute sa famille , par des morts prématurées , « son » épouse à 45 ans , son fils unique à 50 , son » petit-fils , Dauphin , Duc de Bourgogne , la » Dauphine , sa femme , leur fils aîné , Duc de » Bretagne , « portés à Saint Denis dans le même tombeau , au mois d'Avril 1712. Pourquoi M. de Voltaire renouvelle-t-il ces bruits calomnieux & faux , répandus alors par un peuple insensé , & ces accusations horribles de poison , contre un grand Prince , qui les a toutes fait évanouir dans sa régence par la sagesse de sa conduite , & par les soins qu'il a pris de conserver notre auguste Monarque ? M. de Voltaire devoit-il , pour avoir le plaisir de réfuter ces calomnies , oubliées depuis plus de 55 ans , rappeler les faits minutieux & puérils qu'il décrit , *tom. 3 , p. 96* ? Que ne rapportoit-il plutôt ces belles paroles que dit Louis XIV , en apprenant la mort de la Reine , son épouse , *C'est le seul chagrin qu'elle m'ait donné de sa vie*. Tels sont les faits qui caractérisent les grands hommes , & qui

doivent trouver place dans l'histoire ; mais M. de Voltaire n'est pas le panégyriste des actions vertueuses , il ne sçait que donner du lustre aux méchancetés.

Les éloges que M. de Voltaire a donnés à Louis XIV., ne peuvent garantir ce Prince des traits satiriques de cet Auteur ; il dit , *tom. 3 , p. 97* : « La confiance entiere de Louis XIV ,  
 » pour le Pere le Tellier , homme trop violent ,  
 » acheva de révolter les cœurs de ses sujets.  
 » C'est une chose très-remarquable ; que le pu-  
 » blic qui lui pardonna toutes ses maîtresses , ne  
 » lui pardonna pas son Confesseur ; il perdit les  
 » trois dernieres années de sa vie , dans l'es-  
 » prit de la plupart de ses sujets , tout ce qu'il  
 » avoit fait de grand & de mémorable ».

Que de malignité dans ces réflexions ! C'est ainsi que M. de Voltaire nous prête ses fausses façons de penser. Où a-t-il donc appris que Louis XIV perdit dans l'esprit de la plupart de ses sujets , tout ce qu'il avoit fait de grand & de mémorable ? Quelles actions a-t-il donc faites , capables de rernir une réputation si bien établie ? Croit-il que les François de ce temps-là , aient été assez insensés pour avoir rendu ce Prince responsable des adversités que la providence

dence lui fit effuyer ? Non , l'amour , l'admiration & la vénération des personnes judicieuses & sensées , n'ont jamais été altérées dans leurs cœurs. Elles ont toujours rendu justice aux belles qualités dont il étoit orné. Il n'y a jamais eu que des ames viles & basses , dévorées par l'envie & la malignité , qui aient pu penser comme M. de Voltaire , mais heureusement les contradictions & les inconséquences qu'il a répandues dans ses ouvrages , sont un contrepoison contre le fiel dont ils sont détrempés , & il ne fait aucune impression sur nous.

Ce qui fait voir le goût de M. de Voltaire pour les petites choses , c'est qu'après nous avoir parlé , *tome 3 , page 100* , de la grandeur d'ame avec laquelle Louis XIV vit approcher la mort en disant à Madame de Maintenon , *j'avois cru qu'il étoit plus difficile de mourir* , & à ses Domestiques , *pourquoi pleurez-vous , m'avez-vous cru immortel ?* il nous rapporte ce très-inutile petit fait , *que Louis XIII dans sa dernière maladie avoit mis en musique le De profundis qu'on devoit chanter pour lui.*

M. de Voltaire fait , *page 155* , une nouvelle critique de la conduite de Louis XIV , pour nous apprendre ce que ce Prince auroit dû fai-

re , & lui donne des avis dont l'exécution , dit-il , *auroit rendu son regne plus glorieux*. Il est vrai que ces avis arrivent un peu tard , cinquante-quatre ans après la mort de ce Prince.

» Louis XIV , dit-il , fit plus de bien à sa nation que vingt de ses prédécesseurs ensemble , & il s'en faut beaucoup qu'il fît ce qu'il auroit pu..... S'il avoit employé à embellir Paris , à finir le Louvre , les sommes immenses que coûtèrent les aqueducs , & les travaux de Maintenon pour conduire les eaux à Versailles , travaux interrompus & devenus inutiles ; s'il avoit dépensé à Paris , la cinquième partie de ce qu'il en a coûté pour forcer la nature à Versailles , Paris seroit devenu la plus magnifique ville de l'Univers ». Quelle utilité pouvons-nous retirer de cette réflexion , de tous ces avis , & *de tous ces si* , qui les composent ? Que penseroit-on de Tite-Live & des autres bons Historiens du siècle d'Auguste ? Quel cas feroit-on de nos bons Historiens modernes , s'ils s'étoient ainsi évaporés en sottises & ridicules réflexions faites après coup ? ils seroient tombés dans le mépris & l'oubli.

Je ne parlerai point des histoires que M. de Voltaire nous a données dans son quatrième

volume , des affaires Ecclésiastiques & du Calvinisme , ces traités sont trop courts & ne nous apprennent rien ; ce sont des anecdotes qui ne nous intéressent plus , & des faits qui doivent être oubliés. S'il entre dans un détail un peu plus long du Jansénisme , c'est pour multiplier ses fatires : à quel propos en fait-il une contre la Duchesse de Longueville , sœur du grand Prince de Condé , en disant , *tom. 4 , p. 80 , que cette Dame , si connue par les guerres civiles & par ses amours , devenue vieille se fit dévote , & comme il lui falloit de l'intrigue , elle se fit Janséniste ?* Le beau métier , pour M. de Voltaire , de publier contre des personnes de qualité des libelles diffamatoires , dont il ne peut recueillir que de la haine & du mépris. Que lui importe si elles ont eu des défauts ? que ne laisse-t-il leurs cendres en repos ? mais on a de l'esprit , on veut le faire valoir aux dépens des autres : il est vrai que les personnes sensées disent qu'on manque de jugement , mais on a dit de jolies choses. Il finit l'article du Jansénisme , par le trait qu'il lance contre le Cardinal du Bois , *pag. 101 : Personne n'ignore , dit-il , quelle étoit la conduite , la manière de penser , les mœurs*

*de ce Ministre. Le licencieux du Bois subjuguait le pieux Noailles. Que de méchancetés !*

M. de Voltaire commence son *Traité du Quiétisme* par cette réflexion : » C'étoit une » suite malheureuse du progrès de l'esprit humain , dans le siècle de Louis XIV , qu'on » s'efforça de passer presque en tout les bornes » prescrites à nos connoissances , ou plutôt c'étoit une preuve qu'on n'avoit pas fait encore » de grands progrès ». Quelle contradiction ! après nous avoir donné un si beau tableau du siècle de Louis XIV , & nous avoir fait connoître les hommes illustres , dans toutes les professions qui en ont fait l'ornement. Voudroit-il nous faire entendre que le siècle qui a suivi celui de Louis XIV , lui est supérieur par les lumières & les nouvelles connoissances ? Y avons-nous donc fait des progrès capables d'effacer ceux du siècle précédent ? Je n'en crois rien , & je doute qu'on décide cette question d'après les Ouvrages de M. de Voltaire , quoiqu'il ait traité de toutes les sciences.

M. de Voltaire , dans ce même *Traité* , fait l'éloge de M. Fenelon , en disant , *pag. 118* : *l'Evêque de Meaux triompha , mais l'Archevêque*

*de Cambrai tira un plus beau triomphe de sa défaite ; il se soumit sans restriction & sans réserve , il monta lui-même en chaire à Cambrai , pour condamner son propre livre.... Cette candeur & cette simplicité lui gagnèrent tous les cœurs , & firent presque haïr celui qui avoit remporté la victoire : effectivement cette action est celle d'un véritable Philosophe & d'un Philosophe Chrétien.*

M. de Voltaire ne devoit donc pas dire , en parlant de la condamnation du Nouveau-Testament du Pere Quesnel , soutenu par le Cardinal de Noailles , que l'Archevêque de Cambrai avoit participé à cette condamnation : *Fenelon* , dit-il , *n'étoit pas encore assez Philosophe pour oublier que ce Cardinal avoit contribué à faire condamner le livre des Maximes , & que Quesnel payoit alors pour Madame Guyon.* C'est attribuer à M. de Fenelon une foiblesse & un esprit de vengeance , dont il étoit incapable. M. de Voltaire approuve ensuite ce que j'avance , en disant , pag. 118 , *que M. de Fenelon vécut toujours en digne Archevêque.* S'il vécut en digne Archevêque , il se dépouilla donc de tout esprit de vengeance contre le Cardinal de Noailles , il n'eut point de part à la condamnation du Pere Quesnel , & cela est très-vrai.

M. de Voltaire devoit donc avoir plus de respect pour M. de Fenelon , & ne pas dire avec autant de malignité que de fausseté , page 120 : *l'Archevêque de Cambrai , qui le croiroit , parodia ainsi un air de Lulli :*

Jeune j'étois trop sage ,  
Et voulois trop sçavoir.  
Je ne veux en partage ,  
Que badinage ,  
Et touche au dernier âge ,  
Sans rien prévoir.

*Il fit ces vers , continue M. de Voltaire , en présence de son neveu , le Marquis de Fenelon , depuis Ambassadeur à la Haye ; c'est de lui que je le tiens , je garantis la certitude de ce fait.*

Je ne prendrai jamais M. de Voltaire pour garant de la certitude des faits qu'il rapporte : je soutiens que celui-ci est faux ; le Marquis de Fenelon étoit un homme trop sage pour deshonnorer ainsi la mémoire de son oncle , un des plus sages & des plus respectables Prélats de son siècle ; il n'eût jamais divulgué ce fait , quand même il eût été vrai. M. de Voltaire lui-même pouvoit-il ou devoit-il le croire , après l'éloge qu'il venoit de faire de M. de Fenelon ?



M. de Voltaire nous donne dans cet Ouvrage quelque chose de fort intéressant ; c'est la liste des Souverains contemporains , avec les dates de leurs morts , celle des Maréchaux de France , avec les dates de leurs promotions ; celle des Grands-Amiraux , des Généraux des Galeres , des Chanceliers , des Surintendans , des Secrétaires d'Etat , aussi avec les dates de leurs morts. M. de Voltaire pouvoit s'épargner la peine de les transcrire , car nous les avons dans l'Abrégé Chronologique du Président Hainaut. Il y a cependant quelques anecdotes sur les Maréchaux de France , que M. de Voltaire rapporte , & qui sont fort utiles à sçavoir ; par exemple , » que César Phébus d'Albret , de la » Maison des Rois de Navarre , ne fit point » difficulté d'épouser la fille de Guenegaud , » Trésorier de l'Epargne , qui fut une Dame » de grand mérite ; que la Feuillade , fait Maréchal en 1675 , fit par reconnoissance élever » la statue de Louis XIV à la place des Victoires ; que le Maréchal de Bassompierre fit revêtir de pierres , à ses dépens , le Cours de la Reine ; que le Maréchal de Catinat , le dernier jour qu'il commanda en Italie , donna pour mot , Paris & Saint-Gatien , qui étoit le

» nom de sa maison de Campagne ; que le Mar-  
 » réchal d'Etrées , à l'âge de 93 ans , se remaria  
 » à Mademoiselle de Manicamp , qui fit une  
 » fausse-couche ». Ces faits sont bien plus inté-  
 ressans pour nous que les belles actions , pour  
 lesquelles ces Maréchaux méritèrent leurs di-  
 gnités ; aussi M. de Voltaire n'a-t-il pas daigné  
 nous en instruire.

Lorsque M. de Voltaire nous apprend de  
 pareils faits , il nous regarde assurément comme  
 des fots , car il a dit dans ce même volume ,  
*pag. 244* , en parlant de Gui Patin , *que la mul-  
 titude de petits faits n'est guere précieuse qu'aux  
 petits esprits* ; aussi nous en a-t-il donné une  
 prodigieuse quantité dans ses Ouvrages.

M. de Voltaire ne doit pas être fâché de la  
 critique que j'ai faite de ses Ouvrages , il nous  
 en a donné la permission , lorsqu'il a dit , tome  
 4 , page 85 , *on peut être touché dans une lecture  
 des beautés frappantes d'un Ouvrage , & en con-  
 damner ensuite les défauts cachés*. Personne assuré-  
 ment ne rend plus de justice que moi aux beau-  
 tés frappantes qui sont dans les Ouvrages de M.  
 de Voltaire , je leur ai donné les louanges  
 qu'elles méritent , lorsque j'en ai trouvé l'occa-  
 sion. Je pourrois faire un très-gros volume pour

les indiquer , mais je craindrois que celui qui contiendrait les défauts ne fût plus considérable que l'autre. Nous regrettons qu'il se soit trop livré à l'enthousiasme qui le ravissoit , lorsqu'il composoit ses Ouvrages ; il ne lui a pas laissé la liberté d'en former des plans réguliers , & de les corriger. M. de Voltaire est de ces esprits , qui voulant écrire sur tous les genres de Littérature , sont sujets à passer les bornes. L'étendue de leur génie les mène au dérèglement , ils ne font rien d'exact , parce que leur esprit ne l'est pas ; ils s'égarent sans cesse , & ils tâchent de couvrir ce qu'il y a d'irrégulier dans leurs productions , par des défauts éclatans & par de fausses beautés ; ce qui fait un mélange ridicule , parce qu'ils n'ont pas assez de jugement pour connoître en quoi consiste la véritable excellence d'un ouvrage.

Au surplus , je ne suis qu'un médiocre Auteur. Mon style est fort au-dessous de cette belle & séduisante diction , qui n'appartient qu'à M. de Voltaire. Je sçais qu'il va pleuvoir sur moi des torrens de fatires , je les regarderai avec la dernière indifférence. Je leur abandonne la foiblesse de mon style , & les fautes que je puis avoir faites , car il y en a sûrement beaucoup ;

mais on met les honnêtes gens dans son parti  
lorsqu'on cherche la vérité de bonne foi. Je  
finirai donc par ce vers de Boileau,

Un fat quelquefois ouvre un avis important:

F I N.

Le Libric,  
De Bourgeois filii.  
Via Bourgeois.  
Prope Carcerem  
Bati.  
anno 1782. —













